

T A B L E A U

D U N O U V E A U

P A L A I S - R O Y A L.

P R E M I E R E P A R T I E.

TABLER

DU NOUVEAU

MAIS - YAL



PREMIER



Vue de l'An cien Pa



Palais Royal.

Palais Royal.

T A B L E A U

D U N O U V E A U

Paris
P A L A I S - R O Y A L .

P R E M I E R E P A R T I E .

J. Hill

Ludere, non ledere.

~~Paris~~



A L O N D R E S ;

Et se trouve A P A R I S ,

Chez M A R A D A N , Libraire , rue
des Noyers , N^o. 33.

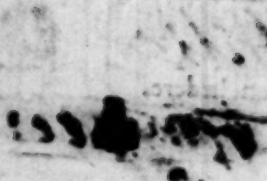
M . D C C . L X X X V I I I .

TABLE

OF THE

PAINTS

BY



A. L. O. N. E. S.

BY

C. M. A. D. A. N. I. S. S. E. S.

1857

M. D. C. LXXXVII



T A B L E A U

D U

P A L A I S - R O Y A L .

C H A P I T R E P R E M I E R .

I N T R O D U C T I O N .

L'ancien Jardin.

DEPUIS 1782, mon père n'étoit point sorti de sa province ; retiré du service , jouissant d'un bien considérable , il passoit des jours heureux

L. Partie.

A

à Quimperlé, petite ville de la Basse-Bretagne. Il prit soin lui-même de mon éducation ; il se voyoit renaître dans son fils , & craignit toujours de me confier à des ames mercenaires. Ce bon père me parloit souvent de Paris , & en me peignant tous les agrémens dont on jouit dans cette ville immense , il me faisoit connoître en même temps les dangers auxquels est exposée la jeunesse sans expérience. J'écoutois tout avec avidité , je brûlois du desir de juger par moi-même des beautés de la Capitale , & je ne cessois de le questionner là-dessus. Il parloit souvent du Palais - Royal , c'étoit son jardin favori lorsqu'il venoit à Paris : « Tu verras , me disoit-il , le Jardin du Palais-Royal ; tu verras , c'est un endroit délicieux. C'est le rendez-vous

de toutes les Nations ; du fond de l'Amérique on fait que l'on rencontrera au Palais-Royal tel ou tel autre Négociant , à qui l'on a donné parole. Le jour est fixé , ou à-peu près ; à midi l'on se trouve , la promenade est charmante à cette heure-là : le Hollandois , le Suisse , le François , le Turc , le Japonnois , tout se trouve réuni ; il semble que ce soit un seul peuple. Les femmes les plus aimables viennent embellir ce séjour. La beauté s'y montre sous vingt formes différentes. Une grande allée de marronniers épais ne laisse aucun passage aux rayons du soleil ; on respire un air frais sous cet agréable ombrage pendant la plus grande chaleur du jour. On voit des deux côtés plusieurs rangées de chaises occupées par le robin , le financier , le mili-

taire, les abbés, les femmes de qualité, les petits-mâîtres, les courtisannes, les commis : cette bigarrure offre à l'œil un spectacle agréable & varié. Les politiques se rassemblent autour du fameux arbre de Cracovie. C'est-là qu'ils jugent en Souverains des intérêts des Grands. Ils décident sur tout, prononcent impérativement sur tous les événemens ; rien ne leur échappe ; & tel Général d'armée auroit eu l'avantage, s'il eût écouté & suivi les conseils des sublimes politiques de l'arbre de Cracovie. A deux heures on se quitte, chacun prend le parti d'aller dîner ; le Palais-Royal reste désert jusques sur les sept heures du soir. Alors les oisifs, les gens de difficile digestion, les intrigans, les filles viennent s'y promener, non dans la grande allée comme à midi,

mais dans celles qui l'avoisinent. La nuit vient, le Palais-Royal est abandonné de presque tous les gens honnêtes ; les filles publiques s'en emparent ; c'est-là que la Vénus prostituée établit son commerce infâme ; on fait ses conventions , & la jeunesse imprudente se laisse entraîner aux attrait dangereux du plaisir. Les Suisses se permettent quelquefois de chasser ces demoiselles à grands coups de fouet , mais cela ne produit pas grand effet ; le lendemain la fustigée reparoit , elle est surprise de nouveau , les coups de fouet recommencent , elle se sauve , pour revenir le sur-lendemain. Les logemens au pourtour du Jardin sont fort chers , & cela parce qu'ils y communiquent ; les rues de Richelieu , des Petits-Champs & des Bons - Enfans sont

composées de beaux hôtels , la plupart garnis , un premier étage se loue cinquante louis par mois ; cette somme est exorbitante , mais l'étranger ne regrette pas cette dépense , par l'agrément dont il jouit. Le bruit effroyable des rues de Richelieu & des Petits-Champs est capable de détraquer la tête la mieux organisée , & il est bien agréable de pouvoir s'en éloigner sans presque sortir de chez soi. En descendant une vingtaine de degrés on se trouve à la campagne. L'hiver on ne se promène point dans la grande allée ; celle qui est en face du bassin est la préférée , & l'on a raison ; on y jouit du soleil depuis midi jusqu'à deux heures. Le méridien de la rue des Bons - Enfants est estimé le meilleur de tout Paris , on le voit du Palais-Royal ; tous les gens à montre

sont réunis dans le coin du Jardin d'où l'on peut appercevoir le méridien. On tient sa montre de la main gauche, les yeux sont fixés sur le méridien, personne ne se parle, on est immobile. Le moment arrive, on prend le midi juste, & l'on s'en retourne à la promenade, enchanté d'emporter dans son gousset une raison suffisante pour prouver qu'il étoit midi à midi au Palais-Royal. Les filoux remarquent les personnes, examinent les montres sans que le propriétaire s'en apperçoive, & souvent à la sortie du Palais-Royal, par l'escalier obscur & sale qui est en face de la rue Vivienne, l'adroit escroc a fait passer le bijou dans sa poche. Ces petits désagrémens sont rachetés par le plaisir d'avoir fait voir que l'on avoit une montre d'or. Très-souvent le Duc

de Ch..... s'y promène avec d'autres Seigneurs ; il n'en impose pas par la magnificence de ses vêtemens , il est mis presque toujours avec simplicité ; mais son affabilité & l'air de noblesse répandus sur toute sa personne l'ont bientôt distingué de la foule. La véritable noblesse , mon fils , est dans les sentimens , & jamais ce Prince n'est plus aimable que lorsque , sans suite & sans l'appareil de la grandeur , il se voit environné du peuple qui le contemple & l'admire. Madame la Duchesse de Ch.... son épouse , aussi belle qu'estimable , se promène assez souvent avec les Princes , ses enfans , & rien n'est plus intéressant que de voir cette jeune Princesse entourée de sa petite famille , attirer tous les regards & fixer l'attention de tout le monde ».

Enchanté de ce que me disoit mon père, je ne pensois qu'à Paris; je m'en faisois un tableau séduisant; mon imagination me retraçoit des plaisirs sans nombre; je m'ennuyai dans ma province. La mélancolie s'empara de moi, je devins sombre & rêveur. Mon père s'aperçut de ce changement, & m'en demanda la cause. Je lui dis franchement qu'elle provenoit de l'envie de voir la Capitale. Je le priai si vivement de me permettre d'y faire un voyage, qu'il y consentit. Mon chagrin fut bientôt dissipé. Je partis pour Paris six mois après cette permission. Mon père me donna cinquante louis en or, une lettre-de-change de deux mille livres à toucher chez un fameux Banquier de Paris, deux malles fournies de tout ce qui pouvoit me faire paroître dé-

cemment. Il me recommanda d'aller
loger à l'hôtel Radziwil , rue des
Bons - Enfans , parce que c'étoit là
qu'il logeoit lorsqu'il étoit à Paris.
Après avoir écouté un très-long ser-
mon paternel sur ce que j'avois à faire
ou à éviter , un vieux domestique
m'accompagna à cheval jusqu'à
Rennes , où je pris la Turgotine
pour me rendre à Paris. Me voici
donc dans la Diligence avec mes
vingt-cinq ans , mon air provincial ,
ma longue épée , & mes cinquante
louis. Nous cheminons : tout me pa-
roissoit merveilleux , ce qui est assez
naturel à un jeune homme qui n'est
point encore sorti de sa province. Je
ne parlerai pas des particularités de
mon voyage , tout le monde connoît
la route de Rennes à Paris ; la seule
chose dont je fus offensé , ce fut

de la manière dont on fouilla mes malles à la Gravelle. Messieurs les Commis les bouleversèrent entièrement, & ne connoissant pas l'usage, je fus sur le point de m'attirer une méchante affaire. Je criai beaucoup, je menaçai, on se mit à rire ; je vis bien qu'on me tournoit en ridicule, & j'étois sur le point d'éclater, sans un homme respectable avec lequel je voyageois, & qui m'assura que c'étoit toujours comme cela que se faisoit la visite. Je trouvai les commis moins brutaux dès que mon compagnon de voyage leur eut glissé pour moi deux écus dans la main ; ils raccommodèrent mes malles, entassèrent mes effets le mieux qu'il leur fut possible ; nous remontâmes en voiture, & je continuai ma route avec mes sept compagnons ; savoir, une vieille

femme qui alloit à Paris pour un procès ; une jeune Comédienne qui se trouvoit mal de temps en temps, afin que je lui procurasse quelques secours, à ce que j'ai conjecturé depuis ; mon honnête homme Négociant, un Moine qui, autrefois, avoit été dans les Carabiniers, & qui, quoiqu'un peu babillard, étoit un homme aimable ; deux espèces de Philosophes, dont l'un tournoit tout en ridicule, & l'autre trouvoit tout au mieux ; ce qui nous fit passer le temps assez agréablement. En les voyant se disputer, je me représentois Martin & Pangloss du Roman de Candide. Je m'habituai peu à peu à ces nouvelles figures, & nous étions à la Barrière de la Conférence, que je commençois déjà à me mêler de la conversation. On arrive. Que veut-on ? — On va

fouiller. — Comment fouiller ! faudra-t-il encore douze francs ? — Non. — Un des Commis va monter par devant ou sur l'impérial, & l'on visitera au Bureau des diligences. — Comment, Monsieur ! cet édifice magnifique que je vois-là, est destiné au logement des employés des fermes ! — Oui, Monsieur, & avant qu'il soit peu, nous aurons un mur qui entourera tout Paris. — Mais ce sont des Palais ! une maison simple & modeste n'auroit-elle pas été suffisante ? — Mais, Monsieur... Mais, Monsieur... — Mais', Monsieur ! — On voit bien que vous êtes provincial. — Je sentis le reproche ; je me tus, sans pouvoir deviner pourquoi les barrières étoient des Palais. Apparemment que j'avois tort d'avoir raison. Nous entrons dans Paris, le

bruit des voitures, la foule des chevaux, les cris des petits Marchands ambulans, m'avoient rendu sourd; la hauteur des maisons, la clarté des réverbères, le brillant des boutiques m'avoient ébloui; enfin nous arrivons au Bureau des diligences; on visite de nouveau mes deux malles, un crocheteur s'en empare, me dit de le suivre & veut m'emmener, malgré moi, à un hôtel où je dois être parfaitement. Je lui réponds que je veux aller à l'hôtel Radziwil, il s'obstine à ne pas vouloir m'y conduire: avec quelques coups de canne j'obtiens ce que je n'avois pu faire par douceur; il marche devant moi en jurant, je le suis, & nous arrivons: je lui donne pour boire généreusement; il parle à l'hôtesse comme s'il eût été mon protecteur; je fais mon

prix , on me donne une jolie chambre : je paye quinzaine d'avance : mon crocheteur s'en va : je fais venir à souper Bon soir.

C H A P I T R E I I.

Où suis-je ?

MON hôtesse m'éveilla de bonne heure comme je l'en avois priée. Je m'habillai le plus élégamment qu'il me fut possible , & je me disposai à sortir pour aller voir le Palais-Royal , que j'avois encore présent à mon imagination , d'après le récit que mon père m'en avoit fait. J'ouvre ma fenêtre pour prendre l'air : quelle fut ma surprise ! au lieu du jardin que je

croyois voir , je n'apperçus qu'une rue presque déserte & un long corps de bâtimens uniformes qui , dans une autre circonstance , m'auroient peut-être paru très-bien entendus , malgré le ridicule aspect des plombs conducteurs des eaux , qui gâtent ce bâtiment. J'appelai mon hôtesse , & lui demandai ce que c'étoient que ces bâtimens là. — Ce sont les nouveaux bâtimens du Palais-Royal. — Comment les nouveaux bâtimens ? — Oui , Monsieur ; d'où venez-vous donc pour ne pas savoir tout cela ? — C'est la première fois que je viens à Paris. — En ce cas , Monsieur , cela ne doit pas vous paroître étonnant. — Pardonnez-moi ; mon père m'a assuré que de votre hôtel on pouvoit descendre directement au jardin du Palais-Royal , & que vos fenêtres avoient vue sur

ce même jardin. Vous devez actuellement juger de ma surprise. — Il y a donc long-temps que Monsieur votre père n'est venu à Paris?—Depuis 1782. — Il s'est bien passé des choses depuis ce temps-là, Monsieur. L'ancien jardin du Palais-Royal n'existe plus. Cette rue que vous voyez en faisoit une partie. On a élevé des bâtimens au pourtour. Nous avons plaidé contre Monseigneur le Duc de Chartres, & nous avons perdu notre procès. — Cela doit vous avoir fait bien du tort? — Beaucoup dans les premiers temps; mais les loyers des nouveaux bâtimens sont si chers, que les hôtels garnis ont encore la vogue, sur-tout pour les étrangers. Les propriétaires des maisons qui entouroient l'ancien Palais-Royal, craignoient que le Prince ne fît bâtir

tout près de leurs propriétés ; mais il n'en a rien été, nous n'avons eu que la peur , il nous reste assez de jour , & , sans les égouts infects qui sont sous cette rue , je vous assure que nous respirerions un air très-pur. — L'on peut cependant de chez vous descendre au Palais-Royal ? — Oui , Monsieur ; mais vous allez être forcé de prendre par la rue des Petits-Champs , jusqu'en face de la rue Vivienne, vous descendrez le passage du Perron qui vous conduira directement aux galeries des nouveaux bâtimens , parce que pour le moment, il y a trop d'embarras dans la maison voisine ; on reconstruit les escaliers à deux rampes , par lesquels on descendoit de ce côté-ci, pour aller au nouveau Palais-Royal. — A propos de Palais-Royal , faites-moi le plaisir de me dire pour-

quoï l'on appelle le Palais-Royal, le *Palais-Royal* ? Je vous avoue que dans ma Province nous ne voyons pas souvent les almanachs, excepté celui de Liège & de Cabinet. — Mon hôtesse qui ne savoit pas où j'en voulois venir, fit la capable & m'apporta un volume dans lequel elle lut :
« Le Cardinal de Richelieu légua au
» Roi ce Palais qu'il avoit fait bâtir.
» Il ne fut nommé Palais-Royal que
» lorsque Anne d'Autriche, veuve de
» Louis XIII, Régente du Royaume,
» quitta le Louvre avec le jeune Roi
» Louis XIV & le Duc d'Anjou, ses
» fils. Louis XIV en fit don à la Mai-
» son d'Orléans, & depuis ce temps
» ce Palais a toujours conservé le nom
» de Palais-Royal ». Je remerciai mon hôtesse. — Le Palais-Royal appartient donc à Monseigneur le Duc d'Or-

tout près de leurs propriétés ; mais il n'en a rien été, nous n'avons eu que la peur , il nous reste assez de jour , & , sans les égouts infects qui sont sous cette rue , je vous assure que nous respirerions un air très-pur. — L'on peut cependant de chez vous descendre au Palais-Royal ? — Oui, Monsieur ; mais vous allez être forcé de prendre par la rue des Petits-Champs , jusqu'en face de la rue Vivienne, vous descendrez le passage du Perron qui vous conduira directement aux galeries des nouveaux bâtimens , parce que pour le moment, il y a trop d'embarras dans la maison voisine ; on reconstruit les escaliers à deux rampes , par lesquels on descendoit de ce côté-ci, pour aller au nouveau Palais-Royal. — A propos de Palais-Royal , faites-moi le plaisir de me dire pour-

quoï l'on appelle le Palais-Royal, le *Palais-Royal* ? Je vous avoue que dans ma Province nous ne voyons pas souvent les almanachs, excepté celui de Liège & de Cabinet. — Mon hôtesse qui ne savoit pas où j'en voulois venir, fit la capable & m'apporta un volume dans lequel elle lut :
« Le Cardinal de Richelieu légua au
» Roi ce Palais qu'il avoit fait bâtir.
» Il ne fut nommé Palais-Royal que
» lorsque Anne d'Autriche, veuve de
» Louis XIII, Régente du Royaume,
» quitta le Louvre avec le jeune Roi
» Louis XIV & le Duc d'Anjou, ses
» fils. Louis XIV en fit don à la Mai-
» son d'Orléans, & depuis ce temps
» ce Palais a toujours conservé le nom
» de Palais-Royal ». Je remerciai mon hôtesse. — Le Palais-Royal appartient donc à Monseigneur le Duc d'Or-

léans?—Oui, Monsieur, vous le voyez bien. — De quoi vous plaignez-vous donc? — De ce qu'il nous a masqué.— Vous voulez rire. Charbonnier n'est-il pas maître chez lui? Ne peut-il pas faire ce que bon lui semble? Et très-certainement un Prince est plus qu'un Charbonnier.



CHAPITRE III.

Coup-d'œil rapide.

Je pris l'escalier en face de la rue Vivienne, & je descendis au Palais-Royal. Je me crus transporté dans un Palais de Fées ! de longs bâtimens de forme rectangulaire s'offrent à mes regards ! cet édifice, décoré d'un ordre composé en pilastres cannelés, s'élève jusqu'au dessus de l'entablement à environ quarante-deux pieds. Une balustrade ornée de vases règne tout autour, &, en cachant une partie des mansardes, termine avec élégance l'ordre qui la supporte. Une magnifique galerie couverte, percée par cent quatre-vingts arcades,

aboutissent des deux côtés parallèles à deux larges & spacieux vestibules. Chacune de ces arcades est éclairée par un réverbère. Ce genre d'architecture a un caractère de grandeur & de noblesse qui n'est pas ordinaire à des bâtimens uniformes. Le fond des galeries est occupé par des boutiques, où se sont établis toutes sortes de marchands, chez lesquels on trouve des choses de luxe & d'agrément. Deux allées de jeunes marionniers règnent sur les côtés, & se prolongent dans toute la largeur du jardin. Au milieu d'un quinconce de tilleuls, se trouve un petit bassin de forme ronde, flanqué de quatre petits pavillons ovales, revêtus en treillages (1). Enchanté de ce qui s'of-

(1) Voyez le Guide des Amateurs, tom. II, page 263.

les
es.
rée
hi-
eur
di-
Le
des
tes
uels
d'a-
ar-
se
du
e de
n de
etits
eil-
'of-
urs,
froit à ma vue , je restai quel-
que temps immobile. Je parcourus
les galeries : tout me paroissoit mer-
veilleux. Je me promis de revenir
pour examiner plus particulièrement
ce que je ne voyois qu'en masse. La
différence que je remarquois entre le
nouveau Palais-Royal, & ce que mon
père m'avoit dit de l'ancien , me fit
faire une réflexion dont je me fus
gré. Je me demandai , pourquoi l'on
s'étoit tant fâché de la destruction
de l'ancien jardin , puisqu'on y avoit
substitué un endroit charmant à tous
égards. Je ne savois que me répon-
dre , & je me contentai de penser
que l'on avoit eu tort de se plaindre ,
& que pour ce qu'il en coûtoit au
Public , le Palais - Royal étoit au-
mieux comme cela.

CHAPITRE IV.

Palais projeté.

UN homme que je ne connoissois pas, mais qui me parut avoir plus d'esprit que moi, me voyant déconcerté & jugeant à mon air provincial que je n'étois pas instruit, s'approcha de moi avec un air engageant & persuasif qui m'inspira de la confiance. — Il me paroît, Monsieur, que vous êtes nouvellement à Paris ? — Oui, Monsieur, depuis hier. — Tout ce qui s'offre à vos regards vous paroît étonnant ? — J'en conviens. — Eh bien, Monsieur, quoique je ne sois pas connu de vous, j'espère que vous ne

me

me refuserez pas le plaisir de vous être utile en cette circonstance. — Je vous suis obligé, Monsieur, & je vous avoue que vous me procurez une grande satisfaction. J'ai déjà parcouru les galeries en pierre qui font le tour du jardin actuel, mais je ne fais ce que veulent dire ces petites baraques en bois léger, qui sont au bout du jardin & qui paroissent réunir les deux galeries dont je viens de vous parler. — Il est aisé de vous satisfaire à cet égard, Monsieur; je suis un des élèves de l'artiste ordonnateur de ces bâtimens; j'ai la confiance de cet architecte, & je ne crois point la trahir en vous faisant part de son projet. Il me fit rentrer au café, & me fit voir le plan du Palais projeté, qui servira de logement au Duc d'Orléans. Cette partie

neuve du côté du midi sera de même architecture que les autres bâtimens , avec la seule différence que les pilastres cannelés seront des colonnes ; il n'y aura qu'un seul étage surmonté d'un attique , six rang de colonnes formeront des promenoirs publics au rez-de-chaussée. Une partie du premier étage de la façade sera destinée à un *museum* où toutes les curiosités , raretés & productions de l'art seront rassemblées.

Je remerciai le jeune élève des instructions qu'il me donnoit , & je le félicitai d'avoir pour modèle un artiste aussi ingénieux que M. Louis , que je connoissois déjà de réputation. Je n'osai le prier de me guider dans l'examen particulier que je voulois faire ; il devina ma pensée. — Vous me paroissez curieux de

vous instruire ? — Oui , Monsieur ,
je l'avoue. — Je ne puis avoir ce
plaisir-là : j'ai des occupations qui
me tiennent une grande partie de la
journée. Où logez-vous ? — A l'hôtel
Radziwil , près d'ici. Eh ! bien , vous
êtes à ravir... il y a chez votre hôtesse
un garçon plein d'esprit & d'intel-
ligence , qui a pour ami celui qui
parle pour Polichinel , & il lui res-
semble si fort, qu'ele nom de Polichi-
nel lui est resté. Croyez-moi, ne vous
fiez pas à d'autres. *Il a le corps de
travers , mais il a le jugement droit.*
Vous pourrez avec lui & par lui ,
connoître à fond le Palais-Royal. —
J'ai l'honneur de vous remercier. —
Adieu, Monsieur. — Votre très-hum-
ble serviteur. Je retournai à l'hôtel
Radziwil, & j'envoyai chercher l'hom-
me que l'on m'avoit indiqué. Il n'é-

soit pas chez lui : il arriva vers les sept heures du soir , je l'invitai à souper & il l'accepta. Il m'assura qu'il connoissoit parfaitement le Palais-Royal , & qu'il me feroit entrer dans les plus petits détails ; nous fîmes nos conventions , il me donna parole pour le lendemain. Il ne manqua pas au rendez-vous , & après le déjeuner , nous partîmes pour aller faire notre examen,



C H A P I T R E V.*Les Cafés.*

IL y a sous les galeries du Palais-Royal, en entrant par le passage du Perron, en face de la rue Vivienne, en suivant toujours à droite, cinq cafés; savoir, celui du Caveau, de Conti ou de Chartres, de la Grotte Flamande, de Foi, le café Italien & le café Polonois. En descendant de l'autre côté, il n'y en a que deux, le café de Beaujolois & le café Mécanique qui se trouve sous le vestibule du côté de la rue des Bons-Enfants. D'après ce premier apperçu, je priai mon conducteur de me faire connoître ces cafés plus particulièrement. il y consentit & nous entrâmes au premier qui se trouva devant nous.

CHAPITRE VI.*Le Caveau.*

CE café a pris son nom de l'emplacement qu'il occupoit presqu'en face de la grande allée de l'ancien jardin du Palais-Royal ; c'étoit dans des salles voûtées que se tenoit ce café , probablement ce qui a déterminé le nom de Caveau que le Limonadier lui a donné, & qu'il a conservé depuis , quoiqu'il soit bien différemment établi actuellement.

La salle que ce café occupe comprend quatre arcades , & se trouve dans une des situations les plus avantageuses du nouveau Palais-Royal. Elle est grande & très-agréablement

décorée en perspectives de différens genres , ornée de glaces placées avec intelligence. Celles qui sont dans le fond du café réfléchissent presque tout le jardin , de manière que l'on peut voir ce qui s'y passe sans sortir de l'endroit où l'on se trouve placé dans la salle. Les bustes des Gluck , Sacchini , Piccini , Grétri , &c. posés sur des tronçons de colonnes , ajoutent à l'ornement & y donnent un nouveau prix.

Ce café est le rendez - vous des politiques , des beaux esprits , des conteurs de nouvelles , des gens à projets , des agens de change , des spéculateurs & des oisifs à prétention. Depuis dix heures du matin jusqu'à midi , les personnes habituées viennent y prendre leur tasse de café à la crème , ou de cho-

colat , & s'en vont à leurs affaires. L'heure de la bourse arrivée , l'on s'y rend en foule ; & jusqu'à deux heures la galerie est embarrassée de monde , qui , n'ayant pas pu pénétrer dans le café , reste à la porte à discourir. Celui qui apporte une nouvelle est entouré de manière qu'à peine peut-on l'appercevoir. Chacun écoute attentivement & en silence. Quand l'homme à la nouvelle a fini son récit , chacun se retire , & va la répandre à ceux qui étoient trop éloignés du conteur , ou qui étoient occupés d'autres choses. Alors c'est un bruit & un bourdonnement incroyables ; chacun veut donner son avis , presque tout le monde parle en même temps , & il faut être bien familiarisé à ce bruit pour comprendre quelque chose. Les effervescens crient

pour persuader, tandis que l'homme raisonnable lui tourne le dos sans répondre, & va tranquillement dans un des coins du café réfléchir à ce que l'on a annoncé de nouveau. Il en est de même pour tous les objets intéressans. On trouve là tous les papiers publics tant françois qu'étrangers, ce qui est très-commode.

Après le dîner on vient prendre sa tasse de café, son petit verre de liqueur; mais on ne joue ni aux échecs, ni aux dames; les politiques se groupent à différentes tables, & les oisifs se promènent.

Rien ne fait plus de tort à un jeune homme que de passer des journées entières au café. On le regarde ou comme un paresseux, ou comme un garçon sans conduite.

Le marchand retiré, le vieux gar-

çon aisé , le joueur , le Gascon , peuvent aller , au café & y rester toute la journée sans que personne puisse y trouver à redire.

C'est là que l'on juge les ouvrages de littérature. On passe en revue les pauvres écrivains. Un opéra , une tragédie , une comédie , même après un succès , trouvent des envieux ou des critiques ; la satire n'épargne personne ; & tel prononce rigoureusement sur un ouvrage , qui souvent ne l'a pas vu. Je fus témoin d'une petite scène qui m'amusa beaucoup. Un homme qui faisoit l'orateur , & qui depuis un quart-d'heure blâmoit & décrioit un ouvrage d'un Auteur connu , mais dont je ne me rappelle pas le nom , & qu'il ne connoissoit pas lui-même , avoit rassemblé autour de lui une foule d'auditeurs. Il par-

loit avec une chaleur étonnante ; gesticuloit , & sembloit vouloir en imposer à tout le monde par le ton qu'il affectoit. Un particulier un peu éloigné de la table où notre discoureur s'échauffoit tant , lui cria , sans s'émouvoir : Ce que vous dites-là , Monsieur , n'est pas juste. — Comment , Monsieur , vous pourriez me prouver le contraire ? dit le beau parleur avec vivacité ! — Très-certainement , Monsieur. — Oh ! celui-là est plaisant ! je soutiens l'ouvrage détestable , & vous avez tort de prendre parti contre moi ; j'ai lu l'ouvrage & je vous assure que vous ne l'avez pas lu. En voici la preuve. Je suis l'Auteur de l'ouvrage contre lequel vous vous déchaînez ; voilà mon manuscrit , & il n'est pas encore sorti de ma poche. — Je vous soutiens

encore que j'ai lu... — Vous avez raison : vous avez lu le titre dans le prospectus. Adieu , Monsieur, une autrefois vous ferez plus prudent. L'Auteur sortit , l'on se mit à rire ; mon prétendu bel esprit tâcha de réparer sa sottise ; on le quitta , & il sortit tout honteux. Je me promis de ne jamais être Auteur , puisque l'on se trouvoit exposé à passer par la censure de pareils personnages. Mon compagnon me rassura en me nommant des personnes éclairées dont la critique étoit toujours fondée sur la raison , & qui vengeoient les écrivains de ces petits insectes littéraires.

Ce café est parfaitement éclairé le soir par des lampes à la Quinquet. Chaque lampe est placée dans un bocal de crystal soutenu par deux guirlandes qui viennent se rejoindre au cen-

tre ; cette lumière est très-vive , & ces lampes exigent beaucoup de soins de la part des garçons Linonadiers.

Mon Conducteur voulut absolument me régaler ; il me pria de lui permettre de payer ce que nous avions pris dans ce café ; j'y consentis pour ne pas lui déplaire, & nous nous disposâmes à sortir pour aller ailleurs.

Ce café est très-bien assorti en liqueurs tant nationales qu'étrangères ; mais ce qui m'étonna fut de voir payer six sous une tasse de café , six sous un verre d'eau-de-vie , & tout le reste plus cher ; lorsque dans Paris & tout près de mon hôtel, rue Neuve des Petits-Champs , on avoit apporté chez moi du café très-bon à cinq sous , & de la très-bonne eau-de-vie à quatre sous le petit verre. Je demandai la raison de cette augmen-

tation. On me répondit que c'étoit l'usage ; que cet usage avoit été établi au Palais-Royal par le maître du café du Caveau , & que les autres cafés l'avoient adopté. — Mais je ne vois pas de différence pour les qualités. ? — Pardonnez-moi , demandez au garçon. Il vous dira : notre eau-de-vie d'Orléans est du Cognac tout pur , & notre café Bourbon est du Moka. Croyez ce qu'il dit , ou n'y croyez pas , peu lui importe. Payez six sous, ou n'allez pas prendre votre café au Palais Royal (1). De quoi vous plaignez-vous, si tout ce que l'on vous a fourni est bon ?

(1) Le *Café du Pont S. Michel* est un des meilleurs de Paris ; ses liqueurs , ainsi que tout ce qui s'y débite , sont de la première qualité, quoique la tasse de café ne s'y vende que cinq sous.

CHAPITRE VII.

Café de Conti ou de Chartres.

CE café est situé sur la même ligne de celui du Caveau, & fait l'encoignure du vestibule qui est du côté de la rue de Richelieu; il comprend trois arcades en face du jardin & trois en retour vis-à-vis l'entrée du spectacle de Beaujolois. Son exposition est très-avantageuse; aussi est-il un des plus fréquentés. Ce café est le rendez-vous des gens d'affaires & des commis, des joueurs de dames & d'échecs, & des amateurs du spectacle de Beaujolois. Il est proprement décoré, & tout ce qui s'y vend est assez bon. On y paye tout aussi cher qu'à celui du

Caveau, pour se conformer à l'usage établi. Le Public est tellement habitué à ces prix, que je suis persuadé qu'il ne prendroit rien dans un café du Palais-Royal, si l'on vendoit quelque chose à meilleur marché, quand bien même elle seroit d'une qualité supérieure. Les papiers publics occupent la plupart des oisifs, & on en voit souvent tenir pendant une heure un papier Anglois, qu'ils ne peuvent pas lire, & cela pour avoir l'air d'être instruits. D'autres se promènent toute la journée dans le café, & viennent se coller de temps en temps contre les vitres pour voir les passans, ce qui forme des tableaux plaisans à voir du jardin; les têtes ont l'air d'être encadrées. L'homme d'un certain âge vient à trois heures prendre sa tasse de café, ensuite va

s'asseoir le long des vitrages qui font face au spectacle , & reste là constamment jusqu'au soir, les deux mains appuyées sur sa canne, & le menton alongé sur ses deux mains. Plus loin le solliciteur d'affaires en habit noir, coëffé d'une perruque nouée, parle avec chaleur & à demi-voix à un pauvre diable qui lui a donné ses affaires à arranger ; il prend souvent du tabac ; en offre à tous ceux qui sont près de lui, pour tâcher d'inspirer de la confiance aux auditeurs. Il a toujours beaucoup de paperasses dans ses poches, & de temps en temps les en tire, & feint de chercher un petit papier qu'il est bien sûr de ne pas trouver parmi les autres : cela lui donne un air intrigué qui fait que l'on se demande, quel est donc ce Monsieur là ? C'est tout ce que mon homme désira.

Il se lève avec précipitation, & sort pour ainsi dire, en courant, afin de paroître actif & sérieusement occupé. Près des tables des Joueurs de dames & d'échecs, les oisifs se rassemblent; les paris s'engagent, & les Joueurs sont presque étouffés par les regardans. Parmi ces oisifs, il y en a qui ne sortent pas du café; on les y trouve à toute heure; ils en sont comme les piliers; ils ne vivent que du jeu, & leurs revenus, par conséquent, sont très-minces. Les clercs de Procureur, les petits-mâîtres, les abbés, les jeunes avocats, les officiers, les avarés, les intrigans s'y trouvent réunis sur les trois heures après midi. Celui-ci, vêtu d'un frac élégant & à la mode, le chapeau sur l'oreille & une baguette d'épine à la main, entre, voltige, va près

du comptoir , ne s'assied pas , prend un petit verre d'huile de rose , regarde l'article des spectacles à la fin des Journaux , & disparoît. Celui-là entre lourdement , se place près du poêle , prend sa tasse de café , demande les papiers publics , se lève & va se mettre dans un coin pour les lire tous. Par-ici vous voyez un Commis sans place qui vient voir tous les jours si son article est inséré dans les Petites-Affiches ; il reste toute la journée sans rien prendre , s'amuse à voir jouer , & sort pour aller dans sa petite chambre garnie , après avoir modestement soupé avec une bava-roise au lait & un petit pain. Par-là sont les fabricans de nouvelles & d'anecdotes ; ils passent en revue toutes les femmes , & chacun raconte ses aventures. « Connoissez-vous Ma-

» dame une telle ? — Oui , vraiment ;
» & très - particulièrement ; elle a été
» entretenue pendant quatre ans par
» un financier que je connois ; j'ai fait
» ma cour , j'ai été écouté ; on a laissé
» le financier , & j'ai été le préféré.
» Nous nous sommes quittés sans hu-
» meur , & l'on prétend que la dame
» s'est jetée dans la dévotion. — A pro-
» pos de dévotion , voyez-vous cette
» jeune personne qui se promène avec
» une dame d'un certain âge ? elle est
» charmante cette enfant-là. Quelle
» modestie ! que de décence ! Eh bien ,
» si vous voulez approcher cette belle ,
» il faut plaire à la dévote. Elle vous
» paroît sévère & ne l'est point du tout ;
» mais il ne faut pas vous aviser de
» parler tendresse à la fille , la mère
» vous dévisageroit ; elle est jalouse ,
» & croit que ses charmes surannés

doivent être d'un mérite bien supérieur à ceux de sa fille. Si vous voulez, je vous ferai connoître dans la maison. — Avec plaisir, — Eh bien, venez ». Les étourdis sortent en riant, & vont à la poursuite de ces femmes. Je les suivis de l'œil, & je les vis effectivement les aborder, les saluer, leur parler & sortir du jardin avec elles. Mon conducteur s'aperçut que je trouvois étonnant qu'en si peu de temps l'on pût faire des connoissances. — Oh! rien n'est plus facile ici, & vous pouvez en faire l'épreuve ce soir même si vous le voulez. Vous en trouverez à la promenade plus que vous n'en pourrez faire, & je vous dirai ce qui les rend si faciles.



CHAPITRE VIII.

Le Café de la Grotte Flamande.

CE café comprend deux arcades, n^{os}. 70 & 71, près la Salle des ventes publiques. Un des Directeurs du spectacle de Beaujolois, le sieur G... étoit associé avec le Limonadier qui, actuellement, le tient seul. Ce Café n'a rien de remarquable ; il sert d'entrée à la Grotte qui est dessous dans les caves, & dont je parlerai à l'article des Restaurateurs. Il est très-peu fréquenté dans le jour, mais sur le soir on y va boire de la bière angloise ; il est peu décoré, & n'a pas besoin de l'être davantage. Le petit bourgeois conduit sa femme le Dimanche au

Palais - Royal , & entre à ce café pour y régaler sa chère moitié : un pot de bière fait l'affaire. Le garçon marchand, bien poudré, bien frisé, donne le bras à la bourgeoise , & le papa donne le sien à sa fille : ces petits quadrilles bourgeois sont très-plaisans. L'homme a mis sa perruque neuve ; la femme mesquinement à la mode , est vêtue d'une robe d'indienne coupée en lévite ; la petite fille a un pourreau de mouffeline , & se tient bien droite pour faire honneur à sa maman & plaire au jeune homme qu'elle doit épouser. A différentes tables vous voyez les prêteurs d'argent en ycleux à deux ; ils calculent en buvant de la bière , les intérêts qu'ils prendront à celui qui a besoin d'eux, Peignez-vous des figures bourgeoises , des regards avides , des têtes

sèches & décharnées, & vous aurez une idée de ces vautours. Ils fréquentent ce café plutôt qu'un autre, parce qu'il n'y va pas tant de monde, & qu'ils sont plus libres de parler de leurs affaires.

Ce café a vue sur le Jardin, & de l'autre côté sur la rue de Montpensier; on y prend du café & des liqueurs comme aux autres, & on y est également bien servi au même prix.



CHAPITRE IX.

Café de Foi.

C'EST un des plus anciens cafés du Palais-Royal ; il étoit ouvert dans la rue de Richelieu , & servoit de passage pour descendre au Jardin , où il y avoit un petit comptoir. A l'instant de la construction des bâtimens actuels , il a quitté la rue de Richelieu pour venir s'établir au nouveau Palais-Royal. Ce Café est le plus grand , le plus beau , & un des plus honnêtes ; il comprend sept arcades ; les murs sont revêtus d'une boiserie dont la sculpture est d'un travail délicat & précieux. C'est-là que se rassemblent les gens du bel air ;

I. Partie.

C

il est toujours très-fréquenté, sur-tout le soir. Il fait un grand débit de glaces dans l'été. Les femmes de qualité, les abbés, les financiers, les élégantes, les petits-mâîtres se rassemblent dans le Jardin en face du café, & les garçons Limonadiers ne font qu'aller & venir, en portant des glaces à tout le monde. La recette est considérable, malgré les frais dont ce café est chargé. Quelques filoux se sont imaginés d'escamoter les petites cuillers d'argent que l'on sert avec les glaces, en en substituant d'autres qui sont argentées; on en a arrêté déjà plusieurs qui s'amusoient à ce petit jeu-là. Ce café étoit le seul à qui l'on eût permis de donner des liqueurs, & de servir dans le Jardin; à présent tous les cafés se sont réservés cette jouissance, en se ren-

dant propriétaires des arcades qu'ils louoient auparavant. Ils ont obtenu la même permission que celle qui avoit été accordée au café de Foi; ce qui, cependant n'est pas fort agréable pour le Public ni pour la vue : les tables qui sont dressées dans le Jardin font un vilain effet, & donnent l'idée d'une guinguette. Mais enfin c'est comme cela, & l'on s'habitue peu-à-peu à les voir. La vieille Comtesse à la tête branlante arrive au Palais-Royal avec un vieux Chevalier de S. Louis qui lui donne la main. Ce mannequin enluminé reste dans le Jardin depuis cinq à six heures du soir jusqu'à neuf. On prend une glace, pour faire voir que les feux de la jeunesse ne sont pas encore éteints chez elle; elle est environnée de vieux Militaires, de Financiers à

grosses perruques, à cannes à pommes d'or & à souliers carrés. Pour tableau d'opposition, l'élégante est avec le petit Chevalier; elle folâtre, rit, & tourne en ridicule toutes les autres femmes qui passent; le badin Chevalier, la chaise penchée, les jambes croisées, joue avec l'éventail de la belle, ou parle de spectacle, de modes, de parure; la soirée se passe, & le léger, l'inconstant Chevalier reconduit & soupe avec la jolie femme, qui demain gémera du départ du charmant papillon. Cet endroit du Jardin est le seul où les femmes s'arrêtent, mais elles n'entrent jamais dans le café.



CHAPITRE X.

Café Italien.

Ce café s'est établi le dernier dans les nouveaux bâtimens ; il n'est pas spacieux, mais il est très bien décoré ; les peintures du plafond sont faites avec goût, le poêle a la forme d'un globe aérostatique, & est surmonté d'un enfant représentant un génie. Ce café n'est pas beaucoup fréquenté ; mais il a ses habitués, & est bien composé.



C H A P I T R E X I.*Café de Valois.*

SITUÉ sous les Galeries du côté de la rue des Bons-Enfans ; ce café est simple , mais proprement & décemment décoré. Il a vue sur la rue de Valois & sur le Jardin. Ce café est le rendez-vous des gens tranquilles & sans prétention. Il n'y va pas beaucoup de monde , parce qu'il est trop éloigné de l'endroit choisi pour la promenade & des spectacles. On y joue aux dames , aux échecs & au domino , & le soir les tables sont passablement garnies de monde.

CHAPITRE XII.*Café mécanique.*

F A I S A N T le coin de la rue de Montpensier , & ayant son entrée sous le vestibule du côté de la rue des Bons-Enfans ; il n'est pas richement décoré ; mais il est propre , sans élégance. Un nommé Belleville , homme à projets , chercha les moyens de s'établir au Palais-Royal ; il s'associa à un homme industrieux & inventif qui , pour attirer du monde à ce café , imagina d'y faire quelque chose d'extraordinaire. Il y réussit , & l'on courut voir le café mécanique. En voici l'idée : les tables de marbre sont supportées

par deux tronçons de colonnes creuses qui répondent aux caves qui sont dessous le café. La Limonadière a dans son comptoir un porte-voix dont elle se sert pour avertir les garçons qui sont dans les caves.

A peine avez-vous fait votre demande, qu'une petite porte de fer qui est au niveau de la table, s'ouvre avec bruit, & il monte, par la colonne, un service à-peu-près de dix-huit pouces de haut, dans lequel vous trouvez ce que vous avez demandé. Cette manière de servir le Public est originale dans un café, & a parfaitement réussi. Cependant le sieur Belleville, ayant préféré l'entreprise d'un petit spectacle de Variétés à Bordeaux, vendit ou céda à son associé qui depuis l'a cédé lui-même au sieur

Tantrés qui en est le maître actuellement.

Depuis ce nouveau propriétaire , le monde est revenu au café mécanique qui n'étoit pas fourni comme il est actuellement , par le peu de moyens des premiers Entrepreneurs.

Ce café n'est pas beaucoup fréquenté pendant l'été , parce qu'il est trop loin de la promenade ; mais il est plein de monde dans l'hiver , sitôt que le soir vient. Les femmes vont à ce café , & très-souvent on y voit des élégantes aux têtes emplumées. La curiosité y attire la plupart de ceux qui y viennent. Rien n'est si plaisant que de voir l'homme qui ne s'attend pas à l'effet dont je viens de parler, rester muet & interdit, & quelquefois même reculer d'effroi en voyant arriver du dessous ce qu'il a demandé

à la maîtresse. On reçoit à ce café toute sorte de monde indifféremment; ce mélange le rend amusant. On y trouve la payfanne endimanchée, le recruteur & la princesse, le bourgeois & sa femme, l'enfant avec sa gouvernante, le clerc tonsuré avec le commis, l'écrivain public & le moine, le coëffeur avec la grisette, & la fille publique avec le calottin. Ceux qui ne peuvent ou n'osent entrer, restent en dehors à regarder, à travers les vitres, les services qui montent & descendent, & la curiosité les y retient des heures entières.

Ce café n'est pas spacieux, & il ne faut pas beaucoup de monde pour le remplir. On y trouve tous les papiers publics, ce qui est agréable : mais si vous voulez les lire, il faut vous y prendre de bonne heure, car sitôt

que le monde viendra un peu en foule , on enlèvera les papiers , afin de vous forcer à prendre quelque rafraîchissement , & que vous ne restiez pas à vous amuser à lire sans rien prendre, ce qui ne feroit pas le compte du Limonadier. Le Dimanche, tous les papiers sont ferrés , parce que l'on suppose qu'il viendra toujours assez de monde , sans que la lecture soit nécessaire pour en attirer. On ne joue à aucun jeu dans ce café , & cela pour la même raison. Une seule lampe à plusieurs branches , placée au centre , éclaire suffisamment ce café , qui gagneroit peut-être davantage s'il s'entenoit à vendre au prix courant de la ville , sans imiter ceux qui sont sous les galeries du Palais-Royal (1).

(1) Il y a à la porte d'entrée de ce café , du côté du péristyle , une boîte aux lettres pour la grande poste.

On me fit remarquer un petit homme original , qui entroit au café ; il paroît avoir cinquante ans , parle mal françois , & est né Espagnol. Ce petit personnage est devenu libertin, de sage qu'il étoit , cela lui a pris comme une migraine ; il dépense beaucoup d'argent avec les femmes , & se ruine peu-à-peu. Il achette tous les bijoux qui lui font plaisir ; ensuite les porte au Mont-de-Piété pour se remettre en argent. Il a fait connoissance avec un ou deux Juifs qui le ruinent , & qu'il croit de fort honnêtes personnes. Quelqu'un voulut l'avertir de la sottise qu'il faisoit en fréquentant de pareils gens. Mon petit homme se mit en fureur , & dit avec l'œil étincelant : *De quoi mêlez-vous pour dire mal de l'autre quand il est pas pour dé-*

fendre lui ? Il se démenoit comme un énergumène , & sa difficulté de parler ajoutoit encore à son ridicule. Il veut compter ses affaires à tout le monde , & paroît cependant soupçonneux & défiant. Il tira de sa poche un paquet de reconnoissances du Mont-de-Piété , qu'il étala sur le poêle qui est au milieu du café ; il se fâcha de ce qu'on l'avertissoit de ne pas laisser traîner ses papiers , parce qu'il pourroit en perdre. Tous frippons ici donc pour moi voler , s'écria-t-il ? L'on se mit à rire à son nez , il se fâcha davantage & partit comme un éclair.



CHAPITRE XIII.

Les Restaurateurs.

IL y a plusieurs Traiteurs de ce nom au Palais Royal; les plus connus sont la Barrière, Huré, la Taverne Angloise & la Grotte Flamande. Les deux premiers sont établis, l'un à droite, l'autre à gauche du passage du Perron. Tous les hommes à prétentions vont chez le Restaurateur, & l'on regarderoit de mauvais œil celui qui diroit qu'il a très-bien dîné chez le Traiteur. On a attaché une singulière importance à ce mot Restaurateur, & l'on ne peut se rendre compte du motif d'adoption. Voici comme l'on y est servi : les salles sont

vastes & garnies de tables couvertes de toile cirée verte, ce qui donne un air de propreté que la toile ne peut conserver long-temps. On entre, l'on choisit la table que l'on veut; aussitôt le garçon vous apporte une feuille de papier encadré, sur laquelle vous trouvez tout ce qui peut flatter votre goût; les prix sont au bout de chaque article, de manière que vous pouvez être sûr de votre dépense; ce qui, peut-être, est assez bien vu; car l'on vend tout à un prix si exorbitant, que l'on pourroit fort mal dîner avec six francs. Que les denrées soient plus ou moins chères, les prix du Restaurateur sont toujours les mêmes. Les personnes qui y vont journellement sont des Chevaliers de S. Louis, des jeunes Officiers, des premiers Commis de finance, des Provinciaux

qui viennent à Paris manger leur bien, des joueurs, des libertins & des filles. Les femmes honnêtes & du bon ton n'y vont jamais. Il y des chambres particulières où l'on dîne & où l'on soupe avec l'élégante que l'on y conduit ; ces duo ou quatuor coûtent toujours fort cher à celui qui s'avise de vouloir conduire des femmes chez le Restaurateur. Les salles au rez-de-chaussée ne sont fréquentées que par des hommes ; il y règne un silence profond ; chacun se regarde sans se parler ; on se tient d'un air gêné ; il faut avoir bonne mine en mangeant un potage ; & tel joueur aujourd'hui affecte un air dédaigneux sur les objets qu'on lui présente, qui, hier, eût été trop heureux d'avoir un dîner mesquin. Il faut être bien vêtu pour avoir entrée chez un Restaurateur,

ce qui fait croire que toute la salle est bien composée ; & quoiqu'il s'y glisse des fripons, des espions, des filoux, ils sont si bien déguisés & couverts si décemment, que l'œil de l'honnête homme ne peut les distinguer. Le moindre vin est à vingt sols la bouteille de Sèves, & bien des gens délicats sur cet article le trouvent aussi-bien travaillé & aussi bon que le meilleur vin possible à dix sous la pinte, qui se vend communément dans les cabarets de Paris. Cette réflexion en fait vendre d'autre encore plus cher, & qui n'a souvent pas de différence ; il suffit qu'il soit à un plus haut prix pour que l'on s'imagine qu'il est meilleur que le précédent. Quoique l'on ne soit pas malade, il est d'usage parmi les petits-mâtres de prendre un con-

sommé, ce qui se fait sur-tout le soir, parce que cela a l'air de la petite santé. Rien n'est si mauvais que ces consommés-là, me dit mon conducteur; il n'entre pas dix gouttes de bouillon dans la plupart; c'est de l'eau chaude dans laquelle on jette de la sauce d'aloyau pour y donner de la couleur; s'il s'en trouve un de bon, c'est une espèce de hasard, puisque le bouillon est employé à faire des coulis.

Rien n'est si plaisant que la contenance des personnes à table. Là, vous voyez un élégant coëffeur, mis à la mode, couper son pain d'abord avec son couteau, ensuite le rompre avec deux doigts pour se donner des graces, en montrant en l'air les trois autres doigts arrondis. Ici, le vieux militaire accoudé sur la table, roule pendant trois

minutes entre les deux mâchoires , un morceau qu'il ne peut plus broyer faute de dents , ce qui lui fait souvent faire une grimace effroyable. D'un côté le gros commis à la face boursouflée , au double menton , mangeant avec lenteur , a l'air d'étouffer en avalant ses morceaux ; il boit souvent à grand verre , & vous regarde comme pour vous dire , je me porte bien , moi ! De l'autre , c'est un jeune homme , vêtu d'un habit un peu sec , taille fine & furtive , se frottant les mains de temps en temps avec un air de suffisance , & jouant sur la table avec le manche de son couteau , & qu'à sa vivacité en mangeant on reconnoît aisément pour un cadet de Gascogne. Ce qu'il y a de certain , c'est que l'on est très-proprement servi chez tous les Restaurateurs , ce qui dédommage

de l'ennui qu'on y éprouve de ne pouvoir se communiquer les uns avec les autres ; il est même dangereux de dire trop ouvertement sa façon de penser , fût-ce même à un ami avec qui l'on est à table. Vous êtes écouté par un espion qui n'a pas l'air de faire attention à votre conversation, & vous êtes tout surpris d'être arrêté le lendemain, sans savoir pourquoi.

Les cuisines des Restaurateurs sont dans les caves au-dessous des salles , ce qui devient bien désagréable , insupportable même aux personnes qui passent le long des soupiraux qui donnent sur la rue ; on est suffoqué & presque étouffé par les vapeurs de charbon & l'odeur mélangée des ragoûts que vomissent ces soupiraux. Le plus en réputation de ces Res-

fauteurs est la Barrière , & personne ne peut dire au juste pourquoi cette préférence. Peut-être la proximité du spectacle en est la principale cause , en ce que les filles y mènent les bons amis dont elles y ont fait connoissance. Quoi qu'il en soit, on y est fort bien & très-commodément.

La Grotte Flamande est encore de l'invention du sieur Tessier. Elle a son entrée principale par le café qui porte son nom & l'autre par le N°. 69. Après avoir descendu une vingtaine de degrés , vous vous trouvez dans les caves qui comprennent tout le dessous depuis le café jusqu'au logement du Suisse près la principale entrée du spectacle de Beaujolois. Ces caves sont on ne peut mieux décorées ; les unes représentent des

rochers, d'autres des perspectives en treillages: à l'entrée de la grotte on trouve une figure colossale représentant Moïse qui touche de sa baguette un rocher qui marque une fontaine d'où l'on tire de l'eau. Cette grotte est éclairée par des lampes à la Quinquet, qui, malgré leur grand éclat, laissent des parties sombres qui font un très-bon effet: l'on n'y mange qu'à la clarté des bougies qui sont sur les tables. Il y a des cabinets particuliers où les libertins & les filles soupent. Les autres endroits sont pour les personnes qui viennent à la grotte, soit par curiosité, ou seulement pour dîner ou souper avec un ami. On n'étoit pas supérieurement servi chez ce restaurateur, & tout y est aussi cher que chez les autres. Mais depuis que le Limonadier actuel n'a plus d'af-

socié , on y est beaucoup mieux. Les habitués de la Grotte Flamande sont le plus communément des joueurs, des comédiens des Variétés ou des Beaujolois , des filles , des petits-mâtres , des garçons marchands endimanchés. On vous apporte , comme chez les autres , une carte encadrée sur laquelle vous faites un choix. Si vous voulez faire un forfait de votre souper ou de votre diner , ayant plusieurs amis à traiter , vous allez trouver un commis dont le petit bureau est situé dans une niche pratiquée dans une espèce de petit corridor aboutissant aux cuisines. Là vous vous disputez tant que bon vous semble ; mais le commis adroit & fin , & qui a la réputation d'avoir de l'esprit , vous parle tant , qu'enfin il vous persuade , & en croyant avoir bien mé-

nagé votre dépense , vous êtes tout surpris lorsqu'il vous en a coûté aussi cher que si vous n'eussiez pas été parler au beau discoureur. Rien ne sort de la cuisine sans que ce commis n'en prenne note , & c'est lui qui envoie la carte de la dépense sitôt qu'on la demande. L'on prend de la bière dans le café qui est au-dessus de la grotte , mais on ne peut en prendre *dans la Grotte* , à moins que l'on ne la paie exorbitamment. Le vice qui craint le grand jour , jouit de toutes ses prérogatives à la Grotte Flamande ; les femmes honnêtes n'y descendent jamais , & cependant l'endroit est agréable , & dans l'été les soupers y sont délicieux.

Le plus élégant des Restaurateurs est le nommé Beauvilliers , qui tient aussi la Taverne Angloise ; il est établi

bli sous les arcades qui sont du même côté que le petit spectacle des Ombres Chinoises. La salle à manger est au premier étage , & très-agréablement décorée en papiers chinois ; une lampe formant le globe , & à plusieurs branches , éclaire parfaitement la salle. Les tables sont faites en bois d'acajou , & les chaises travaillées avec goût. Tout y est plus cher encore que chez tous les autres Restaurateurs , ce qui empêche bien des personnes d'en approcher. Les habitués sont des officiers de distinction , de riches militaires décorés , des gros marchands ; en général la société est la mieux composée. C'est le rendez-vous des jeunes gens les plus qualifiés , & qui sont à Paris , soit pour affaires ou par simple curiosité. Les gros joueurs y viennent aussi , &

amènent avec eux les filles les plus élégantes : le silence ne règne pas chez ce Restaurateur comme chez les autres , & la gaieté préside à ces repas.

Dans les caves au-dessous , est la Taverne Angloise qui a quelque rapport à la Grotte Flamande , à l'exception que les caves sont séparées en petits cabinets proprement décorés en treillage peint & en rocailles. On y boit de la bière & autres liqueurs , & l'endroit est très-commode pour entretenir un ami en particulier.

Le couvert Espagnol est une table d'hôte qui se tient près du café de Foi sous les galeries de pierre ; on y paie quatre francs par tête , la tasse de café comprise. Cette table est composée de douze personnes , & les gourmands y sont souvent fort

mal à l'aise, lorsqu'il se trouve parmi eux quelqu'un de bon appétit. Ce sont pour la plupart des premiers commis, des vieux militaires ou des politiques qui fréquentent cet endroit, où le prix fixe de votre repas vous engage à y revenir; de manière que ce sont presque toujours les mêmes personnes à table, ce qui, en inspirant de la confiance par l'habitude de se voir, anime la conversation, & rend agréable le repas qu'on y prend.



CHAPITRE XIV.

SPECTACLES.

Les Ombres Chinoises.

LE premier spectacle , établi dans les nouveaux bâtimens , est celui des Ombres Chinoises. Le monde s'est porté en foule à ce nouveau genre de divertissement dont le sieur Séraphin est l'Auteur & le Directeur. On y donne tous les jours une représentation à six heures du soir , & les Fêtes & Dimanches deux représentations , la première à cinq heures , & la seconde à sept. Ce que l'on appelle le petit peuple ne va pas souvent aux Ombres Chinoises ; mais en

revanche le bon bourgeois , la bonne compagnie même se donnent ce plaisir. J'entrai , & je fus fort bien placé pour mes vingt-quatre sous , dans un salon proprement arrangé & suffisamment éclairé. Il n'y a point d'orchestre ; un clavecin , assez bien touché par M. Mozin l'aîné , suffit pour remplir les intervalles des scènes que l'on y représente. Toutes ces petites scènes sont faites avec intelligence ; on y rit beaucoup & cela suffit. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que l'on reste deux heures entières à chaque représentation sans ennui décidé. Il faut apparemment qu'il y ait un charme que l'on ne peut définir. En effet , ne diroit-on pas que l'on va s'ennuyer en voyant des petites figures noires , hautes de sept à huit pouces au plus , dont les mouvemens , à la

vérité, sont bien rendus, mais dont la figure est sans expression, & d'entendre des voix d'hommes & de femmes exprimer ce que la figure représente? On se prête cependant à cette illusion, & l'on va tous les jours aux Ombres Chinoises.



C H A P I T R E X V.

Petits Comédiens.

LE Spectacle, connu sous le nom des Petits Comédiens de son Altesse Sérénissime Monseigneur le Comte de Beaujolois, doit son invention au fameux Tessier, Instituteur & Directeur des élèves de l'Opéra aux boulevards du Temple. Un des Directeurs de ce spectacle trouva un protecteur dans M. l'Abbé B... & autant pour procurer un soulagement & un établissement à un père de famille, que pour attirer du monde au Palais-Royal, il donna, du consentement de son Altesse, une permission aux sieurs Tessier & Gardeur,

d'établir un Spectacle de Marionnettes. Ces Marionnettes étoient hautes de trois pieds , bien faites & richement habillées ; on trouva des chanteuses & des chanteurs qui s'engagèrent à parler & à chanter dans les coulisses pour les Marionnettes qui étoient sur la scène.

On courut d'abord à ce spectacle ; la nouveauté y attira du monde ; mais le Spectateur fut bientôt las de ce genre. Il déserta malgré les petites pièces nouvelles. Plusieurs personnes intelligentes qui s'intéressoient au sort de ce spectacle, imaginèrent de substituer des enfans aux insipides Marionnettes. On essaya de ce genre de Pantomime des Grecs , & le Public revint en foule pour entendre de bonne musique exécutée par un orchestre nombreux bien composé , &

qui, de jour en jour, devient meilleur. Il est vrai qu'il règne un si parfait accord entre le parleur & chanteur de la coulisse, & l'enfant qui mime sur la scène, l'illusion quelquefois a été si complète, qu'il s'est fait de très-gros paris que c'étoit l'enfant qui chantoit & parloit. Les Comédiens Italiens firent interdire ce Spectacle. Cependant les Directeurs firent un arrangement, & le Spectacle reprit sa vigueur. J'y fus entraîné en sortant du café, & je fus enchanté de la beauté des foyers richement décorés en arabesques, & parfaitement éclairés. Je n'y retournai plus, parce que je voyois presque tous les jours la même chose sur l'affiche : on prétend que cela vient de la difficulté qu'il y a de monter un bon Opéra. Le garçon Limonadier qui rode

dans ce Spectacle, m'instruisit plus particulièrement. — Il y a déjà un répertoire assez considérable, dit-il ; mais c'est le pays de l'intrigue que ce Spectacle-là. Si vous êtes ami d'un des Directeurs, à coup sûr l'autre fera tout pour vous contrarier. Eh ! puis d'ailleurs il importe peu à ces Messieurs que le poëme d'un de leurs Opéra soit bien fait, bien conduit, pourvu que le musicien-compositeur ait de la réputation. Ils s'imaginent que cela suffit. L'Auteur des paroles est toujours mal payé, & celui de la musique souvent beaucoup trop (1). Et mon garçon Limonadier me rap-

(1) Le célèbre Gluck partageoit avec l'Auteur du poëme, & l'on prétend qu'il pensoit juste.

pela , au sujet des Auteurs , une petite anecdote dont il avoit été témoin. On venoit de représenter une pièce intitulée Colin & Colette : elle avoit été sifflée d'un bout à l'autre ; l'Auteur , sans être ému , demanda le prix dont il étoit convenu pour sa pièce ; on lui apporta l'argent , & en le lui comptant , le Régisseur qui regrettoit une somme si mal employée , lui dit , c'est payer furieusement cher quelque chose de mauvais. Qu'appelez vous , mauvais ? reprit l'Auteur ; vous êtes vous imaginé que je vous donneroie de l'esprit pour cinquante écus ? Il prit son argent , se mit à rire & disparut. — En m'en allant , je me mis à rire aussi en réfléchissant à ce que venoit de me dire le garçon Limonadier , & je me demandois comment il étoit possible

d'avoir de l'esprit pour cinquante écus : & l'on trouve des Auteurs ! ah !

Ce Spectacle est un des plus agréables du Palais - Royal ; le prix des places en a éloigné le petit peuple , la salle est brillante , & les élégantes s'y réunissent , ce qui forme un coup d'œil très-intéressant. Les ballets y sont bien exécutés , & les aimables enfans acteurs de ce Spectacle donnent tous les jours de nouvelles preuves de leur intelligence , tant dans les pièces mimées , que dans celles où ils parlent eux-mêmes.

Depuis que l'on a substitué des enfans aux automates , des Auteurs estimables & dont les talens sont connus , se sont fait un plaisir de travailler pour ce théâtre. Presque toutes les pièces y sont faites avec goût , & représentées avec soin. On

distingue parmi les chanteurs & chanteuses plusieurs personnes de mérite , ainsi que dans l'orchestre qui est un des meilleurs de tout Paris.



CHAPITRE XVI.

Les Variétés.

LE Spectacle des Variétés prit naissance à la foire S. Laurent : un nommé l'Ecluse , charlatan par état , & qui autrefois avoit joué à l'ancien Opéra Comique , obtint de M. le Lieutenant de Police , alors , la permission d'ouvrir un Spectacle sous le titre de Variétés Amusantes. Ce Spectacle ne fit pas fortune à la foire ; l'Ecluse étoit endetté , il se présenta deux acquéreurs , l'Ecluse céda son entreprise pour une rente de quatre mille livres desdits acquéreurs. Ils ne furent guère plus heureux que leur prédécesseur ; les créanciers de

l'entreprise & les acteurs devinrent Directeurs à leur tour. Il se soutenoit, mais toujours endetté, lorsque deux particuliers, les sieurs Gaillard & Dorfeuille, firent une soumission à l'Opéra pour s'approprier tous les Spectacles forains, & offrirent trente mille livres par an de redevance pour chacun. Ils se chargèrent des dettes de l'entreprise, & enfin obtinrent de S. A. Mgr. le Duc de Chartres la permission de faire construire une salle en bois sur le terrain du petit jardin des Princes.

Depuis ce temps, le Spectacle des Variétés a pris une consistance qu'il n'avoit point eue jusqu'alors : le choix des sujets, celui des pièces, le talent réuni des acteurs & actrices, rendent ce Spectacle très-intéressant : le Public y court, & il n'a pas tort :

la salle n'est pas brillante, mais elle est spacieuse & commode. Elle a été construite en six semaines. Il faut un Paris pour de pareils prodiges. Les Directeurs réunis peut-être dans leurs opinions, sont toujours d'accord pour l'intérêt de leur entreprise, & le Régisseur intelligent, qui a la conduite de ce Spectacle, ne laisse rien à désirer au Public. Les jeunes écrivains pourroient s'essayer sur ce théâtre, & ils auroient au moins la satisfaction d'être agréablement joués & promptement sans attendre des années entières pour se voir représenter aux grands théâtres. On pourroit dire quelque chose contre la dénomination de ce Spectacle. Il faut de la variété pour la justifier, & bien des méchans disent tout haut dans le Palais-Royal : *les Variétés ne varient*

guère. Eh bien, ces gens-là vont tous les jours au Spectacle des Variétés... Quelle folie ! Les hommes se contrediront donc toujours ? mais l'habitude. Ah ! c'est juste,



C A A P I T R E X V I I.

Musée des Enfans.

L'INVENTIF Tessier ayant été exclu, par finesse à ce qu'il dit, du Spectacle de Beaujolois pour le prix de douze cents livres de rente sur le Spectacle, sollicita de nouveau M. l'Abbé B.... pour obtenir une permission de faire construire un petit Musée d'enfans dans les bâtimens en bois qui sont contigus à la salle des Variétés. Il rassembla plusieurs petits enfans, & à l'aide de gens instruits, il forma un genre de Spectacle dont voici l'idée : Quelques Auteurs lui avoient fait des petites scènes mêlées de leçons de physique,

d'histoire, de géographie, &c. Indépendamment des évolutions militaires que les enfans, dont le plus âgé avoit 10 ans, exécutoient avec la plus exacte précision, les petits Acteurs de ces scènes entroient en lice avec les petits Spectateurs, ce qui procuroit une satisfaction aux parens, & excitoit l'émulation des jeunes élèves. Ce genre un peu sérieux n'attira pas beaucoup de monde, & le pauvre Tessier, qui avoit eu recours à des usuriers, se vit forcé de vendre & de céder sa petite entreprise. Les acquéreurs ne voulant pas laisser l'établissement dans sa modeste médiocrité, firent abattre le petit salon du Musée, construire en place un théâtre, & agrandir la salle. Ce ne fut plus un petit Musée d'enfans, ce fut un nouveau petit Spectacle d'enfans; on y joua des

petites pièces mêlées de vaudevilles & d'ariettes. Polichinel fut effrayé de voir un Spectacle s'établir près de chez lui, il fit des plaintes, l'autorité parla, & le petit Spectacle du Musée fut interdit. Ce fut précisément à cette époque que Monseigneur le Duc d'Orléans vint à mourir, & que Monseigneur le Duc de Chartres fut nommé Duc d'Orléans & premier Prince du Sang.

Les Fantoccini Italiens étoient établis à côté du café de Foi; c'étoient de petites Marionnettes bien inférieures à celles du fameux Carlo Perico, Directeur des premiers Fantoccini Italiens qui ont paru à Paris. Ce spectacle s'endetta, & disparut avec un des Entrepreneurs, nommé Castagna; son associé, à ce qu'on m'a dit depuis, a ouvert aux Boulevards

le spectacle des Bluettes. Il faut espérer qu'elles dureront plus long-tems que les Fantoccini.

Il y a eu pendant quelques jours un autre petit spectacle de Marionnettes, établi sous le nom de Pygmées François, sous le vestibule opposé au spectacle de Beaujolois... Ce spectacle n'eut point de bonheur, & un beau matin le Directeur s'éclipsa.

Mon ami Polichinel de qui je tiens tous ces détails me montra un couplet qui me parut assez drôle, & qui se chantoit aux Pygmées. Un Notaire, pour prouver à un Apothicaire qu'il n'y avoit point de rapport entre eux, ce que l'Apothicaire vouloit lui soutenir, lui disoit:

Air : Pardevant derrière.

Nous n'avons pas assurément

La même manière,

Car un contrat , un lavement ,

Se passent différemment.

L'un c'est par derrière ,

L'autre pardevant.

Lorsque le petit Musée des enfans eut été interdit , d'autres Fantoccini Italiens louèrent cette salle au propriétaire pour le quart de leur recette. On y représentoit en Italien les meilleurs Opéra de Paësiello, d'Anfossi, &c. Les petites Marionnettes étoient assez jolies & conduites avec grace & précision; Arlequin & Colombine étoient les seuls pour lesquels on parloit ou chantoit en françois ; mais malgré les voix italiennes, & la beauté de la musique que l'orchestre assez bien composé, quoique peu nombreux , s'efforçoit d'exécuter , les Fantoccini n'eurent pas de bonheur, & ils furent obligés de fermer , en laissant en gage pour le loyer , leurs

marionnettes & leurs décorations. Ils sont encore revenus , ont recommencé depuis quelques jours , & ne sont pas beaucoup plus heureux.

Sous les galeries en pierre , vers le n°. 130 , ou à-peu près , un nommé Latour a ouvert un autre spectacle de marionnettes pour les enfans , sous le titre des Menus-Plaisirs du Palais-Royal. Il n'est point ambitieux ; & comme les bonnes qui promènent les enfans , fréquentent ce petit jeu , ce qui entraîne encore d'autres nigards , il fait passablement d'argent pour se soutenir. Il y a beaucoup de personnes qui me ressemblent , & qui trouvent un certain plaisir à voir Madame Gigogne , le Gagne - Petit & Polichinel ; cela rappelle les heureux temps de l'enfance , & très-souvent l'on rit beaucoup davantage

à ces drôleries plutôt qu'à nos comédies modernes. Cherchez pourquoi.

CHAPITRE XVIII.

Curiosités.

UN nommé Sylvestre , Sculpteur ingénieux , imagina le premier le moyen de faire un portrait ressemblant. Voici comment : il fourroit deux petits tubes de plumes dans les narines , deux pareils aux deux coins de la bouche ; il vous frottoit la figure avec une espèce d'huile , & alors y couloit un plâtre très-fin. Le plâtre une fois sec donnoit le creux de la ressemblance ; il couloit de la cire dans ce creux , & à coup sûr les formes rendues étoient conformes à la nature. Il donnoit ensuite un
coloris

coloris à ces têtes, & en ajoutant dans les orbites, des yeux pareils aux originaux, les bustes étoient parfaitement ressemblans. Le nommé Curtius apprit du pauvre Sylvestre, qui avoit mal fait ses affaires aux Boulevards où il s'étoit établi, la manière de faire ces portraits ressemblans. Plus fin ou plus adroit que Sylvestre, il imagina de former un cabinet de ces figures : il trouva de l'argent à intérêt, & le hasard voulut qu'il n'en fût pas la dupe. Après avoir commencé assez heureusement au Boulevard du Temple, près Nicolet, il vint louer une arcade au Palais-Royal ; il fut un des premiers locataires de ce côté de bâtimens, sur la même ligne des Variétés : ces bâtimens n'étoient point encore achevés. Ce qui n'empêcha pas le sieur Curtius

d'y former l'établissement d'une fortune, devenue depuis considérable. Son cabinet de figures est bien composé. Chaque aventure nouvelle lui fournit un sujet pour le varier. Les mannequins qui supportent les têtes sont très-bien habillés; en général, cette curiosité n'est pas à négliger. Le modique prix de deux sous par personne, a fixé le sort du sieur Curtius, qui a le titre de peintre-sculpteur de Monseigneur le Duc d'Orléans.

Il avoit autrefois aux Boulevards deux cabinets, maintenant il n'en a plus qu'un. Le premier étoit la réunion de toutes les figures de scélérats; & le second, ce qu'il y avoit de plus intéressant. Voici à quelle occasion le cabinet des voleurs fut interdit. Un recruteur avoit été condamné à

être pendu pour vol , & l'avoit été. Curtius, toujours avide de nouveautés , obtint la permission de faire un creux sur la figure du supplicié ; il le colora , & ayant revêtu le mannequin d'habits convenables , il fit annoncer par un homme , qu'on appelle aboyeur , le portrait du malheureux voleur. Parmi ceux qui furent voir le portrait de ce criminel , un particulier s'offensa de l'uniforme que le mal-adroit Curtius avoit laissé au mannequin ; il s'emporta , fit des plaintes , & l'on défendit le cabinet des voleurs.

Tout le monde reproche au sieur Curtius le peu de soins qu'il porte au changement des figures. Aujourd'hui vous voyez tel ou tel autre grand homme de notre siècle , dont demain vous ne reconnoîtrez que les

formes. Les têtes de cire sont creuses ; en soulevant les cheveux du côté de l'occipital , on peut y introduire la main , l'œil est changé , on y en substitue un autre de couleur différente ; une moustache rousse prend la place d'une barbe noire ; & telle figure qui représentoit hier Scipion ou Annibal , vous représente aujourd'hui Mandrin à la tête des contrebandiers : le bon Public qui ne connoît pas plus l'un que l'autre , s'en va très-satisfait pour ses deux sous , bien persuadé qu'il a vu hier un grand homme chez Curtius , & qu'aujourd'hui il a frémi à la vue d'un scélérat.

Quant à moi qui ne suis pas injuste , je me plais à tous les cabinets du sieur Curtius. J'ai vu avec plaisir à celui du Palais-Royal , les

ressemblances *frappantes* des Empereurs Chinois , d'une Sultane favorite , de deux grands guerriers , de Voltaire , de Jeannot & de Tarrare ; & quoique je ne les aie jamais vus , j'ai cru remarquer sur la figure des curieux qui étoient à mes côtés , que j'aurois eu grand tort de disputer sur des ressemblances contre lesquelles je ne pouvois mettre les originaux. Je fus frappé de la tête d'un certain Turc , appelé Mustapha , qui , à ce que nous dit celui qui explique pour deux autres sous ce que l'on ne pourroit comprendre pour les deux premiers , avoit massacré fort injustement des plaisans qui s'étoient amusés à lui brûler la barbe & les moustaches dans le cocho d'Auxerre : cette tête me parut avoir du caractère , & aussi bien exprimer

la fureur , que celle de Tarare peignoit de pusillanimité. Je ne pus cependant m'empêcher de faire une réflexion qui fit rire mes compagnons curieux. Je demandai comment il avoit été possible de bien imiter la partie inférieure de la tête de ce Turc, puisqu'il avoit eu le menton fracassé par le coup de pistolet qu'on lui avoit lâché pour venir à bout de l'arrêter. Curtius me fit signe de me taire , & je le fis pour ne pas lui faire tort.

Legendre d'un des Directeurs du spectacle de Beaujolois, M. Patoux, a un mérite plus réel. Il modèle les figures d'après nature , en fait un creux, & rend en carton tous les effets avec la plus juste précision. M. Perronet, Chevalier des Ordres du Roi , & premier Ingénieur du Roi pour les ponts

& chaussées, a son buste en carton, parfaitement ressemblant & exécuté par cet artiste; il a fait aussi celui de M. le Brun, Ingénieur du département de Versailles.

Sous la salle du spectacle de Beaujolois, les arcades 71, 72, 73 & 74 étoient occupées par une superbe salle de vente, dont le milieu est séparé par deux fortes colonnes qui soutiennent le plancher de la salle du spectacle. Ces ventes se faisoient depuis cinq heures du soir jusqu'à dix, par des crieurs publics. Lorsque l'on avoit quelque chose à vendre, on s'adressoit au maître des ventes qui prenoit votre nom, votre adresse, vous délivroit un reçu de ce que vous lui donniez à vendre. Il en dressoit un état, & après avoir obtenu de M. le Lieutenant Civil,

une permission signée au bas d'une requête, votre bijou ou votre meuble étoit mis en vente, au plus fort enchérisseur. Il n'en coûtoit que dix pour cent du prix de la vente, ce qui n'étoit pas trop cher à ce que prétendent plusieurs personnes, qui, quand elles avoient besoin d'argent, achetoient à crédit quelque chose, & faisoient vendre le plus tôt possible pour réaliser une somme qui étoit toujours fort inférieure au prix de l'achat. Souvent même celui qui avoit vendu un bijou à crédit à un particulier, venoit l'acheter à moitié perte deux ou trois jours après, & le revendoit à un autre affamé d'argent. Quoi qu'il en soit, on a interdit ces salles de vente, & l'on a bien fait. Il étoit indécent, dans un endroit comme le Palais-Royal, d'entendre

livre monnaie. I. el. M. eb unedo

ces maudits crieurs. Dans les premiers jours de janvier, cette salle étoit louée à un confiseur de la rue des Lombards, qui la meubloit des choses les plus intéressantes à l'œil, & des plus agréables au goût. Les décorations ingénieuses, les lumières placées avec art, les jolies marchandes, les grouppes bien faits, rendoient cet endroit très-curieux : aussi le public s'y portoit-il en foule. Avant l'établissement de la salle de vente, on avoit essayé de donner des bals pendant le carnaval, mais ils ne réussirent pas. Ce que vous voyez actuellement est un magasin de meubles, de bijoux, de marchandises à prix fixe comme celui des Nos. 143 & 144, qui sont de l'autre côté. Il s'y trouve des choses très-rares & curieuses, & c'est un des plus beaux magasins en ce genre.

Les Nos. 21 & 22 sont occupés par un cabinet au rez-de-chaussée & au premier étage ; ce cabinet est rempli de tableaux, de dessins de différens maîtres, ainsi que d'autres objets en bronze, en marbre, qui sont exposés à la vue des amateurs & des curieux, pour être vendus. J'entrai comme les autres, & je fus enchanté de cette collection. Je n'y trouvai pas de foule, ce qui prouve que le nombre des connoisseurs n'est pas considérable. Je restai long-temps à tout examiner ; & pour n'avoir pas l'air d'un curieux sans goût, j'achetai un petit tableau qu'un homme qui me paroissoit très instruit, avoit beaucoup examiné. C'étoit une tempête de M. Verner, Peintre du Roi, dont le nom seul fait l'éloge. Il me coûta dix louis, & je ne

crus pas avoir fait un mauvais marché. Je le fis porter à mon hôtel par un commissionnaire, & nous continuâmes notre route.

Sous les mêmes arcades, les N^{os}. 42 & 43 sont occupés par un marchand d'estampes & de dessin. Il est inconcevable que l'on puisse réunir tant de gravures, & jusqu'à quel point cet art est devenu précieux. Gravures françoises, angloises, colorées, tout est vif & naturel; il seroit peut-être prudent de ne pas exposer aux regards de certaines personnes délicates sur l'honnêteté, des objets un peu trop nus. Les hommes un peu libertins même s'en trouvent offensés, & lorsqu'ils rient, ce n'est que pour ne pas avoir l'air ridicule. Il pourroit y avoir un petit cabinet à part, où ces objets luxurieux ne

seroient vus que par les amateurs. Je m'amusai beaucoup moins aux gravures qu'aux tableaux ; j'achetai cependant celle qui représente la mort du généreux Prince de Brunswick. Je fus frappé de l'expression des têtes des deux bateliers qui cherchent à s'accrocher au tronc de l'arbre , qui avoit fait chavirer la nacelle , dans laquelle ils étoient avec ce jeune Prince , lorsque , poussé par l'humanité , il voulut aller porter des secours aux malheureux habitans d'un village submergé par les inondations de l'Oder. La tête du Prince me parut avoir peu d'expression : le visage est trop tranquille dans un péril aussi éminent. Au reste , la gravure est belle , & fait honneur au Compositeur , ainsi qu'à l'Artiste.

On faisoit voir sous les promenoirs en bois , une figure de grandeur humaine , couverte d'une peau peinte en couleur de chair. Cette figure représentoit une femme nue , couchée sur un canapé. Ses cheveux flottoient sur son sein dont ils couvroient une partie ; un bout de draperie la cachoit jusqu'au-dessous des genoux. Les curieux qui payoient davantage obtenoient qu'on levât la draperie , ce qui mettoit le corps entier à découvert , ainsi que les charmes de la belle Zulima : c'étoit le nom que l'on avoit donné à cette figure. Une affiche assez bien écrite annonçoit que l'on voyoit là-dedans la belle Zulima , qui étoit morte depuis 200 ans , & que l'on avoit conservée avec tant de soins , qu'elle étoit aussi belle & aussi agréable que quand

elle vivoit (1). Le Public, quoique bien persuadé qu'on le trompoit, accourut pour voir la belle Zulima. Effectivement cette figure étoit bien faite, bien colorée, & les cheveux, les cils, les sourcis, &c. étoient si bien ajustés, que cela imitoit parfaitement la nature. Il arriva une chose assez plaisante pendant que j'y étois. Un paysan qui étoit entré avec deux autres personnes qui l'amenoient pour lui faire voir Zulima, resta pétrifié en examinant la figure: il n'osoit d'abord s'en approcher; mais il se rassura peu-à-peu. La personne qui

(1) Le sieur Mignot est l'Auteur de cette figure, qui a servi à sa réception à l'Académie. On prétend qu'il a moulé cette figure sur nature; il a fallu qu'il trouvât des complaisantes.

faisoit voir la figure nous proposa, si nous le voulions, de lever la draperie pour faire voir la figure absolument nue ; les deux conducteurs du payfan y ayant consenti, je ne voulus pas paroître ridicule, nous donnâmes quelques sous de plus. On lève la draperie, & nous voyons ce que nous devions voir. Le payfan s'approche, touche la figure dans l'endroit que la modestie empêche de nommer, fait un grand éclat de rire, & s'écrie : *c'est ma foi tout comme cheux nous ! c'est la même chose.* L'ingénuité, la franchise de ce payfan nous fit beaucoup rire, & nous sortîmes.

Ceux à qui cette figure appartenoit ne sont plus au Palais-Royal : c'est peut-être un bien ; car il est inouï de penser que c'étoit une

femme qui montrait cette figure , & que c'étoit elle qui proposoit à des hommes de la leur faire voir sans la draperie. Est-il rien de plus contraire à la bienséance ?

Bien des personnes s'imaginent que cette belle figure est dans le cabinet d'un vieux mari inconsolable de la mort de sa chere épouse , & que cette illusion entretient son amour , & lui rappelle des plaisirs qu'il ne peut plus goûter avec celle qu'il chérissoit. Ce que c'est que les méchans ! Où vont-ils s'imaginer de pareilles sottises ?

On trouve aussi sous ces mêmes galeries un escamoteur qui , lorsqu'il y a beaucoup de monde , se fait annoncer , & l'on entre chez lui , où l'on le voit faire différens tours assez curieux. Il a une boutique four-

nie de toutes sortes d'ustensiles nécessaires aux tours qu'il annonce. Beaucoup de personnes achètent de ses drôleries ; il faut recevoir des leçons pour mettre en usage les instrumens qu'il vend. Cela est très-amusant ; mais ne seroit-il pas plus à propos de défendre les tours de gibecière & de gobelets, qui ne peuvent donner que des idées dangereuses à la jeunesse ?

Le Billard mécanique occupe deux vastes boutiques sous les galeries de bois. Ce jeu n'est point fait comme un jeu de billard ordinaire , il est long & étroit. Au bout de la table opposée à celui d'où l'on chasse la bille , il y a un château doré , haut de trois pieds à-peu-près ; au-dessus du fronton triangulaire on y voit une renommée mobile. Toute la devan-

ture est composée de petites portes dorées également.

Vous poussez votre bille que vous ajustez de manière à la faire passer par un trou , dont le diamètre est un peu plus grand que la bille : ce trou est précisément sous le château. La bille part , & quand elle est bien jouée , & que la direction est bien conservée , elle va frapper un ressort qui produit un effet très-agréable. Toutes les petites portes s'ouvrent , il en sort des figures , indiquant chacune un nombre quelconque ; la renommée tourne , & l'on entend un petit carillon fort bien fait , & qui joue différens airs. Ce coup-là est le coup de partie. Il faut être très-adroit pour attraper le but ; mais il suffit que la bille entre par le trou pour vous donner un nombre , parce qu'a-

lors elle n'a touché que le ressort d'une porte , & une seule figure paroît pour vous annoncer le nombre que votre coup a produit.

On joue plusieurs à ce jeu-là , & je crois que s'il étoit placé dans un des appartemens des galeries en pierre , il seroit fréquenté par les femmes ; il est nommé l'amusement des Dames , il est bien fait pour l'être ; mais quelle est celle qui ira jouer au billard dans un endroit où elle sera exposée aux regards des passans en tenant une queue à la main ? Je n'y suis beaucoup amusé , & sans mon Mentor j'aurois perdu passablement d'argent. Là , comme aux autres billards , il y a des habitués qui attendent le chaland pour faire une partie ; ils vous proposent de jouer , se laissent perdre trois ou

quatre fois , ensuite vous gagnent sept à huit parties de suite. Mon malin Polichinel , qui connoît toutes ces ruses , me fit signe de quitter , & j'emportai l'argent de mon filou qui s'attendoit bien qu'un pauvre provincial comme moi étoit une dupe bien aisée à faire ; il se trompa.

La plus belle boutique d'horlogerie & de dorures étoit sous ces promenoirs ; elle étoit fournie de tout ce qui peut rendre un magasin brillant. Ce qu'il y avoit de plus remarquable étoit une grande pendule à seconde , marquant les phases de la lune , & dont la lentille du balancier étoit elle-même une autre pendule à secondes , pareille à la grande. Ce magasin n'existe plus là ; il y a en place une boutique de faucissons de Boulogne.

J.
il
ma
Jou
fich
du
mo
con
me
mèl
aux
for
tant
Mo
mid

CHAPITRE XIX.

Le coup de Canon.

J'ARRIVAI tard au Palais-Royal ; il étoit à-peu-près onze heures du matin , j'entrai au café pour lire le Journal de Paris & les Petites Affiches : en jetant les yeux du côté du jardin , j'apperçus beaucoup de monde assemblé. J'eus la curiosité de connoître le sujet de cet attroupe-ment ; je payai , & en sortant je me mêlai parmi les personnes assemblées aux environs du petit bassin. Je m'informai de la raison qui réunissoit tant de monde en cet endroit. — Monsieur , c'est pour le coup de midi. Voyez vous là-haut , près des

balustrades? — Non, Monsieur.—Un petit méridien.—Ah! oui, Monsieur, j'entrevois. Il est bien petit, à peine si l'on peut distinguer les heures. Ce n'est donc pas là le méridien de la rue des Bons-Enfans? —Bah! Monsieur, l'on n'y fait plus d'attention. Celui-ci est le meilleur. Attendez jusqu'à midi, vous verrez, vous verrez, il fait bien plus d'effet que l'autre. J'allai m'asseoir près du petit pavillon occupé par le propriétaire du café de Foi. J'avois à ma droite une jeune femme enceinte qui paroissoit attendre son époux : elle avoit un maintien décent, mais gêné, ce qui me fit croire qu'elle n'étoit point Parisienne. A ma gauche, étoit un homme âgé d'environ 40 ans, qui comme moi s'amusoit à lire les papiers publics. J'avois tiré ma mon-

tre , & je la tenois ouverte dans l'intention de saisir l'instant juste où le soleil me donneroit midi. L'œil fixé sur le méridien , je suivois la marche de la lentille. Un coup de canon part : l'explosion est si violente , que je me sentis tressaillir. L'homme qui étoit à mes côtés , étant attaqué d'épilepsie tombe sans connoissance à mes pieds ; la jeune femme , sujette apparemment aux vapeurs , sent du mal pour accoucher. Le monde s'assemble autour de nous ; ma montre , que l'explosion avoit fait échapper de mes mains , se trouve brisée. En me baissant pour la ramasser , je me sentis poussé , je fis un mouvement pour me débarrasser , & quelque un d'obligeant profita de ce moment de trouble pour me soulever adroitement mon porte-feuille &

mon mouchoir. Je sortis de la foule en maudissant ma curiosité fatale : on se moqua de moi lorsque je voulus me plaindre , & que je demandai pourquoi le soleil faisoit tant de bruit à midi au Palais-Royal. — Mais cela est charmant. — Oh ! très charmant. — Il n'y auroit rien de merveilleux à un méridien s'il vous marquoit tout platement midi. Cela fait bien plus d'effet. Il y a là au-dessus d'un vase un verre ardent qui fait partir un coup de canon à l'instant où le soleil marque midi. C'est très-agréable. — J'en conviens ; mais une femme en couche , & qu'un bruit pareil réveilleroit en sursaut ? mais un malade à l'agonie ? .. mais. — Eh ! mais, mais , Monsieur , vous ne savez ce que vous dites. On ne doit jamais être en couche au Palais-Royal , & les

les gens malades ont tort d'être malades.—C'est fort bien, Monsieur. Je haussai les épaules, & ne répondis rien; tant j'étois persuadé que cela étoit très-bien imaginé.



CHAPITRE XX.*Les Faiseurs d'affaires.*

Ce nom est donné aux intrigans de toute espèce. Ils se réunissent pour la plupart au Palais-Royal, depuis midi jusqu'à deux heures. Les prêteurs d'argent y paroissent rarement ; mais leurs agens sont à l'affût de tous les *besoigneux*. Ils traînent en longueur une affaire qu'ils pourroient terminer en une heure , & cela pour donner un mérite apparent à leurs sollicitations. Avez-vous besoin de quelqu'argent ? L'adroit usurier a l'air de se faire prier , il vous donnera dix rendez-vous , & ne s'y trouvera pas. Il vous affame pour vous

rendre ses secours plus précieux , & paroît encore, en vous égorgeant , être lui-même la victime de sa complaisance. Tenez, regardez là-bas, ce grand homme maigre , vêtu d'un habit couleur marron , me dit mon conducteur. Eh bien , croiriez-vous que cet homme-là ait commencé avec trente-six livres ? C'étoit un ancien domestique ; il étoit né souple & rampant ; il a amassé beaucoup d'argent en prêtant six francs à raison de vingt-quatre sous par semaine , & dans les commencemens de l'établissement d'une des entreprises du Palais-Royal, il a prêté de l'argent à quarante pour cent, & de plus escomptoit lui-même ses effets. A son air simple , modeste & imbécille , ne croiriez-vous pas que ce soit un pauvre homme qui , lui-même , auroit besoin de se

cours ? Eh bien , il vous guette , ainsi que d'autres *Fesse-Mathieu* ; & si je n'étois avec vous , deux ou trois de leurs pernïcieux agens vous auroient déjà *acosté* : voici leur manière de faire des affaires : vous avez , je suppose , besoin de vingt-cinq louis , on vous indique un de ces hommes à cœur d'acier ; il paroît attendri sur votre sort , vous dit avec un air fâché , qu'il n'a pas d'argent , mais qu'il verra quelqu'un à ce sujet. Il vous renvoie au sur-lendemain. Je n'ai pas trouvé tout-à-fait votre affaire , vous dit-il ; avez-vous quelque caution , quelque contrat ? C'est que , voyez-vous , on est si trompé actuellement ! Vous qui êtes de bonne foi , vous vous récriez contre le soupçon ; vous montrez le contrat , il vous remet au troisième jour ;

vous revenez , il vous dit qu'il n'a pu obtenir d'argent qu'à vingt cinq pour cent , pour six mois. Vous faites une lettre-de-change de la somme prêtée, quoiqu'il commence par retenir l'intérêt; souvent il vous donne une partie en mauvaises marchandises sur lesquelles vous perdez le quart en voulant vous en défaire; de manière qu'en sortant de chez l'honnête fripon , vous n'avez réellement que trois cents livres en especes , pour environ cinquante écus de marchandises , & vous lui devez cependant vingt-cinq louis. L'échéance arrive , on ne peut payer la lettre-de-change , le coquin vous fait assigner , vous poursuit; vous allez au-devant du coup qu'il va vous porter , vous lui proposez des arrangemens , une prolongation : il y consent comme avec peine ,

double l'intérêt ; enfin , il se trouve propriétaire du contrat que vous lui aviez laissé entre les mains ; non , parce qu'il vous en a fourni valeur , mais par la raison que les intérêts , accumulés des vingt-cinq louis prêtés primitivement , ont dévoré le contrat. Ils ont l'adresse de soustraire leurs manœuvres à l'œil vigilant de la justice , & ils font si bien , que la victime ne peut se plaindre , parce qu'ils ont eu soin de mettre la Loi pour eux , en paroissant n'avoir prêté qu'au taux ordinaire , & reçu. — Je voudrois bien en voir pendre quelques - uns , me dit Polichinel. Je jugeai à sa mauvaise humeur , qu'il avoit été dupe , & qu'il n'osoit s'en vanter.

Il y a d'autres intrigans dont le rendez - vous est à la même heure ,

mais ils font d'un autre genre ; ils vont à la bourse, & emploient tous les moyens convenables pour décréditer les effets , de quelque nature qu'ils soient. Le particulier qui en a dans son porte-feuille , s'en rapportant au bruit faux que ces agioteurs répandent à dessein , cherche à s'en débarrasser au meilleur prix possible. Il vend son effet au cours indiqué ; l'agioteur , après avoir marchandé , finit par s'en emparer. Lorsqu'il en a une certaine provision, l'effet qui étoit bon devient meilleur, le cours est plus fort ; l'agioteur revend ces effets à un bénéfice exorbitant. Le Gouvernement vient de proscrire ce trafic, & a vu très-sagement : l'agiotage se fait toujours , mais avec plus de précaution. Peut-être est-il plus dangereux , mais au moins est-on averti de s'en garantir.

La troisième classe des donneurs de rendez-vous est celle des sollicitateurs d'affaires. Avez-vous un procès ? c'est le Monsieur qui va pour vous par-tout , chez les avocats , les procureurs , les greffiers , les huissiers : vous lui donnez tant par jour ; il vit avec cela , & court du matin au soir. Il a toujours l'air occupé. Quelquefois il sollicite l'affaire de votre adverse partie , en sollicitant pour la vôtre. Les plus grands soins de la part du Monsieur , sont pour celui qui le paye davantage ; de manière que , gagnant à ce double & honteux métier , peu lui importe que vous ou votre adverse ayez un heureux succès ; à coup sûr , il se retournera du côté le plus avantageux. Il y a encore de certaines femmes à prétentions qui se mêlent de sollici-

ter des affaires, mais elles sont de nature différente ; elles ne s'occupent pas de procès, mais d'intrigues & de parties fines. Elles ont un catalogue de toutes les petites bourgeoisies qui, à l'insu de leurs maris, veulent avoir un amant. Voici à-peu-près le langage de ces petites femmes :— Vas-tu sortir, mon petit chou ?— Pourquoi donc, ma mère ?— C'est que si tu étois resté, j'aurois été voir ma tante. — Vas, ma poule, vas, je resterai, ne sois pas longtemps. — Je ne fais qu'aller & revenir. La petite femme sort, va effectivement chez sa tante, mais n'y reste qu'une minute. Elle traverse le Palais Royal ; la femme intrigante l'acoste, &, en lui demandant comment elle se porte, lui glisse dans la main un billet qui lui indique l'heure où le

galant se trouvera dans une maison dont on donne l'adresse. Le pauvre mari attend sa petite femme, elle rentre ; il ne se doute de rien , & jureroit que son épouse est la plus vertueuse de Paris. Cela pourroit bien être , me dit Polichinel , s'il étoit possible de détruire les chenilles de ce jardin.



C H A P I T R E X X I.*Promenade de midi.*

LES élégantes, les femmes de mérite, les honnêtes femmes, les vieux militaires, les jeunes gens, les commis, les filles publiques, les oisifs, les coëffeurs, les comédiens, les financiers, les célibataires composent la promenade, & font la foule jusqu'à deux heures. Ce mélange est très-agréable; mais pour peu que l'on manque d'attention, on a bientôt perdu la personne avec laquelle on se promène. Ma longue épée qui soulevoit la basque de mon habit, inquiétoit les jambes de tous ceux qui se trouvoient derrière moi; je pris le parti

de la tenir le long de ma cuisse , pour pouvoir marcher à l'aise. Mon chapeau , qui n'étoit point retapé à la mode , attiroit sur moi tous les regards; mon ami me fit appercevoir qu'on se moquoit de moi , lorsque je croyois au contraire qu'on applaudissoit à ma bonne mine & à ma tournure. Je mis mon chapeau sous le bras , & continuai la promenade. Mon compagnon me fit remarquer que les femmes honnêtes ne se promenoient pas long-temps , & qu'elles prenoient des chaises pour s'asseoir aux deux côtés , ce que les élégantes ne faisoient que très rarement : elles se promènent toujours deux à deux , marchent précipitamment ; elles rient toujours , même aux éclats , quoique souvent elles n'en aient point envie , mais c'est pour se faire re-

marquer. Leurs têtes éventées, chargées d'immenses chapeaux, surmontés de longues plumes, tournent à tout vent : le mouvement est si rapide, qu'à peine peut-on le suivre. Les financiers, pour la plupart, restent assis, ainsi que les militaires décorés ; les jeunes gens, au contraire, voltigent & papillonnent. Les vieux commis & les gens raisonnables se promènent lentement, & paroissent toujours occupés ou d'affaires essentielles, ou de projets pour le bien public. Ces différens mouvemens, les uns lents, les autres très-vifs, ne laissent à l'œil aucun repos ; les diverses couleurs des vêtemens qui frappent vos regards, vous éblouissent. Les sons de voix variés, le frottement des pieds contre le sable, le frissonnement des étoffes qui se touchent, les gens

qui se mouchent, qui toussent, qui crachent ; tout cet ensemble produit un bourdonnement si incroyable, que l'on à beau parler haut, il semble que l'on ne parle qu'avec le ton ordinaire de sa voix. Cette promenade est très-amusante, & fait connoître à l'étranger presque tous les états de la vie dans ce tableau mouvant. C'est-là le rendez-vous de la mode, & l'endroit où les graces enchaînent l'amour & les plaisirs.

Polichinel, qui est toujours plaisant, me fit lire des vers qu'il avoit copiés dans une parodie ; c'étoient les regrets d'une jolie femme, qui, en retournant dans son pays, à la sollicitation de ses parens, leur disoit :

Hélas ! pour la beauté quel séjour est égal
À celui des remparts & du Palais-Royal ?

C'est-là qu'en espalier, les graces arrangées,
Aux regards des passans font briller leurs appas,
Semblables à des fleurs qui naissent sous les pas,
Et dont la quantité rend les voix partagées.

Cette belle repentie ne l'étoit guère!—
Vous avez raison, elle n'a pu rester
chez ses parens ; elle se promène ici
tous les soirs , tant elle a de plaisir
à se retrouver au Palais-Royal.



CHAPITRE XXII.

Les drôles de gens !

QU'EST-CE que c'est que ce Monsieur en redingotte, en chapeau rond, & qui a une grosse canne d'épine ? — Taisez-vous, c'est un mouchard. — Qu'est-ce que c'est qu'un mouchard ? — C'est un espion. — Espion ! de qui ? — De nous peut-être. — Comment de nous ! & quelle raison a-t-il de nous espionner ? — Parce qu'il voit que nous sommes un peu écartés de la foule, & que nous parlons depuis long-temps ; cela nous rend suspects. Mais il vient de s'apercevoir que nous le regardions ; le voilà qui s'éloigne, parce

qu'il craint peut-être que nous ne soyions là pour l'espionner lui-même. — Ah ! les drôles de gens ! — Vous avez raison , fort drôles. La police paie un nombre infini de ces gens-là , pour s'assurer de tout ce qui se passe dans la capitale. Tous les jours ils changent de costume ; ils savent se déguiser en honnêtes gens , au point de tromper leurs camarades ; jugez d'après cela combien ils sont soupçonneux. Il s'en trouve par-tout ; dans les rues , au spectacle , aux promenades , dans les maisons publiques , quelquefois même dans les maisons particulières ; & tel homme estimable reçoit peut-être à sa table tous les jours un espion , à qui il donne sa confiance & le nom d'ami. Ils sont cependant très-utiles pour démasquer les filoux , les

méchans , les scélérats qui , dans une ville aussi peuplée & aussi grande que Paris , resteroient impunis , malgré la vigilance de la police , sans le secours de ces Argus. — Mais s'ils sont des fripons eux-mêmes ? — C'est le moyen sûr de découvrir les autres. — A la bonne heure : mais c'est bien désagréable pour l'homme honnête. — Point du tout ; ils frémissent en sa présence , & le scélérat frémit devant eux. — C'est juste. Convenez au moins que c'est un vilain métier ? — Il n'est pas fort honorable. — Tout au contraire. Ah ! les drôles de gens !

Il y en a beaucoup ici de drôles de gens. Tenez , cette jeune fille , mesquinement élégante , & qui tient une vieille sous le bras , c'est ce que nous appelons les *cherche-dîner*.

Cette petite fille vient exprès pour s'assurer un bon repas aujourd'hui ; elle ne met pas souvent le pot au feu chez elle. — Vous me faites de la peine ; je vais lui offrir quelque argent. — Gardez - vous - en bien , soyez sans inquiétude ; elle va rester jusqu'à deux heures , & soyez certain qu'elle trouvera ce qu'elle cherche. Tenez , en voici encore deux autres ; tenez , encore deux autres. Vous voyez , elles sont gaies , & n'ont pas l'air du besoin. Laissez-les faire. Remarquez bien qu'elles sont toujours deux , une jeune & l'autre vieille ; ou l'une jolie & l'autre laide. C'est-là le fin du métier. Laissons cet article , je vous ferai connoître toutes leurs menées dans un autre moment. Il y a encore une autre espèce de promeneurs qui viennent

ici assez bien vêtus , & restent depuis midi jusqu'à deux heures. Ils sortent comme les autres à l'heure dite , & s'en vont dîner avec un poisson de vin & un morceau de pain ; ils reviennent sur les trois heures , un cure - dent à la bouche , & affectent un air satisfait , comme s'ils eussent fait un bon repas. Il faut savoir les distinguer ; ils ne sont pas tous malhonnêtes ni fripons : celui-ci est un joueur qui n'a plus d'autres ressources que d'aller le soir dans les académies de jeux ; il se place à côté des joueurs , & emprunte un écu au gagnant , qui rarement le lui refuse ; s'il fait quelque argent avec son écu , il va souper chez le Restaurateur , & il ne s'épargne rien. Le lendemain la fortune lui est contraire , il va déjeûner avec un morceau de

pain dans les contre-allées du jardin des Tuileries, vient ensuite se promener ici, & retourne le soir chercher un autre petit écu. Celui-là est un commis sans place qui fréquente les promenades & les cafés, pour voir s'il trouvera de l'occupation parmi ses connoissances. L'amour-propre & la honte de paroître malheureux l'empêchent de demander à dîner à ceux qu'il rencontre. Si on le lui propose, il accepte, mais sans cela il sort sans avoir espoir de dîner. Ce même homme si modeste aujourd'hui, sera demain peut-être fier & dédaigneux, s'il se voit en place. Les autres sont des oisifs, des paresseux, des petits Mercures sans exercice, & qui ont conservé un habit propre pour pouvoir se présenter; ils se mêlent & s'insinuent par-tout, &

ils font tant qu'ils accrochent un dîner de temps à autre. — En parlant de dîner , je crois que nous ferions bien d'y aller.... Ah ! les drôles de gens ! les drôles de gens !



CHAPITRE XXIII.

Les Marchands.

TOUT ce qu'il y a de plus curieux & de plus rare en soieries, dorures, bijoux, &c. se trouve au Palais-Royal. Marchands-drapiers, chapeliers, bijoutiers, horlogers, boutonniers, fripiers, bonnetiers ont chez eux tout ce qui peut satisfaire ou l'utilité, ou la fantaisie. La mode nouvelle est en étalage sous les arcades, & les magasins sont supérieurement bien assortis. La folie des courses & des Jockeys a occasionné celle des gilets. On a travaillé les étoffes de manière que les gilets représentent des chevaux, des cabriolets, ce qui est on ne peut pas

plus ridicule , lorsqu'un habit est déboutonné. Les chapeaux ont changé de forme également ; tantôt à la Genlis , à l'Ecuyere , à la Suisse , à l'Espagnole , tantôt à la d'Estaing , à l'Angloise , à la Francklin : les femmes , encore plus esclaves de la mode , les ont portés de paille noire garnie de dentelle pareille ; ensuite en jaune , ensuite faits avec de la canne , ensuite en gaze , ensuite à la Panurge , ensuite à la Tarare , & d'encore en encore les changent tous les jours. Une vérité constante cependant , c'est que rien n'est plus commode pour une femme qu'un chapeau , mais simple , noir , & seulement garni de rubans pareils : elle y trouve l'utilité & l'agrément , puisque ce chapeau garantit sa figure de la pluie & des rayons du soleil.

Les

Les autres, au contraire, coûtent fort cher, & ne font que beaucoup d'étalage sans produire le moindre bien, si ce n'est aux marchands, qui, sans les fous & les amateurs de la mode, ne pourroient gagner leur vie, ni payer des loyers si chers. La plupart des étoffes à la mode se vend à bon prix, quoique d'une mauvaise qualité, ce qui fait cependant le véritable bénéfice du marchand, parce qu'il est sûr qu'il en aura grand débit tant que la mode durera. Les boutons changent avec les modes, & successivement on a vu les boutons à réverbère, d'acier rond, d'acier plat, de cuivre, avec des numéros, dorés avec des chevaux au milieu; tout l'alphabet gravé sur de très larges en cuivre doré, avec des étoiles; des têtes, des boutons avec des pein-

tures, avec de la sculpture sous verre, d'autres de nacre de perle ; enfin, les boutons de poil de chèvre ont pris la vogue, & sont actuellement à la mode. Que diroit un philosophe qui boutonne fort bien sa redingotte avec un bouton fait de la même étoffe ? — Il riroit en réfléchissant à la légèreté & à l'inconstance des hommes. Tous les marchands sont polis, complaisans, & ils font très-bien : ils vous mettent, pour ainsi dire, dans l'impossibilité de vous récrier contre le prix qu'ils donnent à leurs marchandises. Pour me convaincre de cette vérité, on me fit entrer chez un des mieux assortis : je demandai de quoi me faire un habit de drap de Louviers. — Donnez - vous la peine de vous reposer, me dit le marchand ; voyez à Monsieur, en parlant à ses

garçons : aussi-tôt ils partent , s'élançant sur le comptoir pour prendre un paquet qui étoit très-élevé , déploient l'étoffe. — Voyez , Monsieur , voilà de la première qualité. Tâtez comme cela est moëlleux ; la couleur ne vous plaît peut-être pas , Monsieur ? Nous allons vous en montrer d'autres. — Sans attendre ma réponse , les garçons apportent deux ou trois autres pièces , les déploient , me font également remarquer la qualité. — En voulez-vous à meilleur marché , Monsieur ? Nous en avons de toute espèce , de toute couleur ; c'est selon le prix que l'on veut y mettre. Ils retournent encore chercher d'autres draps , qu'ils étalent devant moi , toujours avec la même patience & la même honnêteté.... D'après ce que m'avoit dit mon ami , je vou-

lus chercher un moyen de les impatienter ; j'offris un très-bas prix du drap que je croyois le meilleur. — Cela ne se peut pas , me dit très-honnêtement le marchand ; *foi d'honnête homme* , il me revient plus cher : au surplus , Monsieur , voyez ailleurs , je vous demande la préférence. Je sortois : à peine fus-je à la porte, qu'un garçon me pria de rentrer. — Je vous demande pardon de vous faire revenir , Monsieur , me dit le marchand , mais il faut bien que je gagne quelque chose. — J'offris cinq sous par aune de plus. — Mettez en dix , Monsieur. — Non. — Allons, vous êtes un méchant , mais je veux avoir l'honneur de votre pratique. *En honnête homme* , en conscience j'y perds. On me coupa ce que j'avois demandé. — Je payai & sortis

avec mon ami. — Polichinel se mit à rire sitôt que nous nous trouvâmes sous les galeries. — De quoi riez-vous donc ? — De ce que vous êtes attrapé. — Comment, attrapé ! — Oui, je n'ai rien voulu dire, parce qu'il faut que vos leçons vous coûtent un peu. Vous avez payé ce drap-là 21 liv. & je suis sûr qu'il en vaut à peine 18. — Comment cela ? — C'est que l'on ne vous a laissé sortir un moment, que pour substituer une autre pièce de drap de pareille couleur à celle que vous aviez choisie. — Mais il m'a juré sur *sa conscience*.. — La conscience des marchands est un mot vague, & qui ne présente aucun sens chez eux. Voici pourquoi : ils sont si persuadés que l'on va marchander beaucoup, qu'ils vous font un article un tiers de plus qu'il ne vaut,

de manière qu'en paroissant céder au prix que l'acheteur propose , ils ont toujours réellement celui qu'ils vouloient avoir de leur marchandise. Il seroit ridicule de vous plaindre, ils vous ont fait trop de politesses pour qu'il ne vous en coûte pas quelque chose. Je veux vous citer au sujet des marchands un grand trait de patience de l'un d'eux, & dont j'ai été témoin. Observez que ce marchand est un des plus honnêtes du Palais Royal, & qui ne se départ point du prix qu'il vous fait. On fit gageure de l'impatienter : deux jeunes gens bien vêtus, & ayant beaucoup d'argent, vont chez lui ; ils demandent des étoffes d'or de Lyon, on leur en fait voir ; mais celle-ci étoit trop lourde, celle-là étoit trop triste; enfin, après avoir fait déranger tout le ma-

gasin & déployer toutes les étoffes , on en choisit une , on convient du prix de quatre à cinq louis l'aune : un des jeunes gens dit alors au marchand , donnez-m'en , Monsieur , pour vingt-quatre sous. Le marchand , sans se déconcerter ni perdre patience , tire une pièce de vingt-quatre sous du tiroir de son comptoir , la pose sur l'étoffe , & coupe juste de la largeur de la pièce , enveloppe le morceau & le présente de sang-froid & de la manière la plus obligeante au jeune étourdi , qui demeura tout interdit. La gageure étoit de vingt-cinq louis , & il la perdit. Il paya son ami devant le marchand qu'ils instruisirent , & fit emplette d'une très-belle veste à fond d'or , pour n'avoir pas l'air d'avoir abusé de la patience de cet honnête homme.

CHAPITRE XXIV:

Les Fripiers.

NOM que l'on donne à tous les marchands d'habits tout faits, qui achètent les garde-robes des gens riches, qui trafiquent, brocantent, & vendent également du neuf, ou des habits vieux. Avant que les bâtimens du Palais-Royal ne fussent achevés, les Fripiers s'y étoient déjà établis, & depuis trois ans il y en a quantité. Ils ont en étalage tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus riche, ainsi que tous les petits fracs & les gilets à la mode.

Voici comme ils ont disposé les arcades qu'ils occupent. Ils ont tous

fait poser une cloison vitrée à trois pieds à-peu-près de l'entrée de la boutique où sont les habits en étagage , de façon qu'elle est très petite , & que celui qui a envie d'acheter quelque chose, est forcé d'entrer dans l'arrière-boutique. C'est là que ces Messieurs vous attendent. Sitôt que vous êtes entrés , ils ferment la porte vitrée de la cloison , & vous vous trouvez , pour ainsi dire , dans l'obscurité. C'est en vain que vous voulez examiner la marchandise , il ne vous est pas possible ; le faux jour cache tous les défauts , & très-souvent vous croyez avoir fait une très-bonne acquisition , lorsqu'en rentrant chez vous , l'habit que vous avez emporté est ou trop court , ou taché , ou réellement mauvais. Ils ont une certaine manière d'essayer les vêtements, qui

fait que vous croyez qu'ils sont très-bien à votre taille chez eux, & cependant vous habillent très-mal, lorsque vous les mettez chez vous. En général, les habits tout faits sont petits, mesquins, ont l'apparence de la fraîcheur, & sont presque toujours de mauvaise qualité. Ce désagrément est presque réparé par la promptitude avec laquelle vous êtes servi. Vous entrez chez un fripier, vous lui demandez un habit de telle ou telle autre couleur; il prend votre mesure, vous promet que le lendemain vous aurez votre habit, & effectivement il vous l'apporte à l'heure dite. Ils vendent à meilleur marché que les tailleurs ordinaires, parce que les marchandises qu'ils emploient, sont, pour la plupart, des marchandises d'affaires, qu'ils ont ache-

tées des malheureux ou des libertins , à un tiers de moins de ce qu'on leur avoit vendues. Il est rare qu'ils soient dupes de leurs marchés ; cependant on nous conta une historiette qui arriva à l'un d'eux. Ce fripier étoit fort avare , connu parmi ses confreres pour un homme fin & rusé , & fut cependant la dupe de trois fripons. Voici comment la chose se passa. Un homme bien vêtu entre chez ce fripier , en portant sous son bras un tableau encadré , qui étoit couvert d'une serviette. Il demande à voir quelques fracs pour le matin , on lui en montre plusieurs , ils ne lui conviennent pas : alors le fripier lui propose , comme c'est leur usage , de lui en faire un pour le lendemain ; le particulier y consent ; on convient du prix , & il donne un louis d'or

pour arrhes du marché. Il sort & emporte son tableau; revient sur ses pas, & prie le fripier de le lui garder pendant une ou deux heures, parce qu'allant à l'hôtel d'Angleterre où se tient une académie de jeux; ce tableau l'embarrasseroit. Le fripier consent à garder le tableau, & mon homme s'en va. Le fripier, curieux de voir ce qu'il y avoit sous la serviette, la dénoue, & est émerveillé de la beauté du cadre, & surpris en même temps de ce que le tableau ne représentoit que des figures anciennes & presque effacées, & que l'on eût mis un si bel entourage à un tableau si mauvais. Pendant qu'il examine, deux hommes entrent chez lui, l'un vêtu à la Françoisé, & l'autre comme un Hollandois ou comme un Allemand. — Monsieur le Baron

voudroit avoir un habit à la mode Françoise ; faites-nous en voir , Monsieur , dit l'un d'eux. — Volontiers , entrez , Messieurs. Ils entrent , & pendant que le prétendu Allemand essaie les habits différens qu'on lui présente , l'autre s'amusoit à regarder le tableau. Voilà un beau morceau ! Le superbe ouvrage ! s'écrioit-il. Tenez , Monsieur le Baron , voyez ce Raphaël ; un original. — *Moi li voir ein petit peu la tableau : li est beaucoup belle. Vous vendre la tableau ?* — Non , Messieurs , il n'est point à moi , c'est une de mes pratiques qui me l'a confié & qui va venir le reprendre. — *Dites à la pratique que moi donne cinquante louis totd'suite , si veut li vendre la tableau.* — Cinquante louis ! — *Oui , Messieurs , je lui proposerai.* —

Apprenez, Monsieur le fripier, que ce tableau est un original, & que pour un amateur il vaut plus de soixante louis. Monsieur le Baron ne peut pas s'exprimer bien en François; mais je vais vous assurer par ces deux louis que je vous laisse entre les mains, que si vous obtenez le tableau pour cinquante louis, nous en ferons l'acquisition, & les deux louis seront pour vous; si le propriétaire du tableau ne le veut pas vendre, vous me les remettrez. — Nos deux hommes sortirent sans avoir rien acheté au fripier, qui calculoit déjà le bénéfice qu'il pourroit faire sur le tableau. Arrive le propriétaire qui entre chez le fripier avec un air d'humeur, en jurant contre sa mauvaise fortune qui lui avoit fait perdre tout son argent à l'hôtel d'Angle-

terre. Le fripier lui propose d'acheter son tableau. — Mon tableau, je ne le donneroïis pas pour soixante louis ! Vous ne connoissiez pas le mérite de ce tableau. — Je n'en donneroïis jamais soixante louis, mais si quarante-cinq vous font plaisir je vais vous les compter ; enfin, après bien des débats on fait prix à cinquante ; le fripier les donne, & notre homme s'en va. Trois jours se passent sans que personne se présentât ; le fripier inquiet porta son tableau au N^o. 21, où il y a un marchand. — Tenez, mon voisin, regardez-moi ce tableau, voyez ce que cela vaut. C'est un original. — Oh ! très-original. — Devinez ce qu'il me coûte ? — Quinze francs. — Qu'appellez-vous, quinze francs ! Il me revient à cinquante louis. — Cinquante louis ! mon voisin, l'on vous a at-

trapé ; si je l'estime quinze francs ; c'est parce que la bordure est belle , mais le tableau ne vaut pas vingt-quatre sous. Le fripier fut désespéré de se voir la dupe , & promit bien de regagner cet argent là sur ce qu'il fourniroit au Public.

Les joueurs , les clerks de procureurs , les petits maîtres , les coëffeurs de Dames , les comédiens des petits spectacles se fournissent chez les fripiers , & cela parce que c'est plutôt fait , & que tous ces petits Messieurs sont pressés de jouir.

Comme il y a d'honnêtes gens dans tous les états , le moins fripon des fripiers peut passer pour un honnête homme.

La mode des redingottes en drap pour les femmes est de l'invention des fripiers , ce qui a fait murmurer

les marchandes de modes & les couturières. Cet habillement est très-avantageux pour les femmes dans la mauvaise saison ; elles ont plus chaud , la taille paroît plus élancée & plus svelte avec ces redingottes qu'avec tout autre vêtement.



CHAPITRE XXV.

Les Bijoutiers.

IL y a beaucoup de bijoutiers au Palais-Royal, en comprenant sous cette qualitt les fourbisseurs.

Le plus brillant magasin est sans contredit celui du sieur Poix-Menu qui comprend quatre arcades, à l'extrémité des galeries du côté de la rue de Richelieu. Tout ce qui concerne la parure & l'ornement s'y trouve réuni en quantité. Sitôt qu'une nouvelle mode arrive, les étourdis, les filles, les faquins courent au Palais-Royal changer les boucles de fouliers, les boucles d'oreilles, les chaînes de montre, les bagues, les esclavages, les

rivières , &c. On me fit remarquer une jeune fille qui troquoit par caprice une superbe chaîne d'or sur laquelle elle perdit beaucoup , contre une autre chaîne à la mode , & qui ressembloit plutôt à un chapelet qu'à une chaîne : elle remercia beaucoup le galant qui la conduisoit & qui avoit payé l'en-fus du prix de la chaîne à la mode , qui , à mon avis , ne valoit pas moitié de l'autre. Ce magasin est assez bien assorti pour que des gens de qualité même viennent y faire des emplettes.

En face du café Mécanique , il y a un autre magasin de bijoux connu depuis long-temps à Paris sous le nom du Grand Dunkerque. C'est le bijoutier favori des femmes à prérention , & des filles richement entretenues , des jeunes Seigneurs &

des financiers : c'est-là que le gros homme au ventre d'or va se fournir de bagues, de tabatières d'or, de petites montres, &c. dont il fera ce soir présent à une actrice de l'Opéra avec laquelle le vieux satyre ira souper. C'est-là que le jeune fou conduit une petite bourgeoise pour laquelle il se ruine, & que le mari reçoit chez lui comme l'ami de la maison. Cette femme pour un bijou manquera à ses devoirs les plus sacrés. Est-ce la faute du mari ? Est-ce la faute du jeune séducteur ? — De quoi vous mêlez-vous, me dit mon ami ? tout cela est au mieux ; pourquoi vous en affectez-vous ? ... Dites-moi que deviendroient les bijoutiers, si les financiers n'étoient pas libertins, si les actrices étoient vertueuses, & s'il n'y avoit pas de fous ? — Je me

tus , & sentis que ce mal là étoit nécessaire.

Les autres bijoutiers qui sont sous les galeries de droite & de gauche sont plus ou moins bien assortis. Cependant toutes ces boutiques sont brillantes & bien éclairées le soir. Leur plus grand débit est en boucles de souliers , ou d'oreilles , en chaînes d'or , ou dorées , en bagues montées en pierres fines *fausses* , &c. C'est là que les joueurs & les faquins vont chercher les moyens de briller. C'est là que les filles prostituées vont acheter des boucles d'oreilles de similor , des chaînes de montre d'or de Manheim & autres colifichets , comme épingles d'or pour attacher les fichus , des bagues avec des devises ou des rébus. Ces petits détails font vivre le bijoutier , qui saisit avec avidité

la mode nouvelle pour en meubler sa boutique. Il a différens pauvres ouvriers en chambre qui lui fabriquent toutes ces drogues , & qui trouvent par ce moyen de quoi soutenir leur petite famille. En général , ces bijoutiers vendent beaucoup plus de bijoux *faux* que de bijoux de prix , & cela parce que les acheteurs n'ont pas les moyens de faire des dépenses considérables.



CHAPITRE XXVI*Les Horlogers.*

ON trouve plusieurs horlogers ; marchands de montres & de cartels au Palais-Royal, sous le passage du Perron, sous le passage du café de Foi, & sous les galeries de droite & de gauche. J'avois donné la mienne à raccommoder à celui qui est près de la Grotte Flamande. Ce jeune homme est très-honnête, il me fit beaucoup de politesses, mais chercha, comme font les autres, tous les moyens possibles pour me faire changer ma montre. Il m'en fit voir de toute espèce ; de petites, de grosses, de larges, guillochées, unies, & à

répétition. Lorsqu'il vit que je ne voulois pas changer celle que je portois, il m'engagea à en acheter une autre, en me faisant observer que c'étoit l'usage de porter deux montres; & que sans cela je ne serois pas à la mode. — Encore la mode! — Oui, Monsieur. Vous ne trouverez presque personne sans deux montres, ou au moins *sans deux chaînes*, car il y a beaucoup de nos élégantes qui ont les chaînes sans les montres. Je fis marché d'une montre qui ne me plaisoit pas à la vue, mais qui me parut devoir être bonne. Elle étoit de la largeur du creux de ma main; & je la choisis par la seule idée de la singularité. Je sorrois en réfléchissant aux folies des hommes, & au peu d'utilité que l'on pouvoit retirer de deux montres; lorsque je me sentis pousser

pousser assez vivement par un homme qui couroit, & qui, sans s'arrêter, accrocha ma chaîne & emporta la montre. Je restai un moment interdit, & je courus après mon homme en criant au voleur. En moins de deux minutes il se trouva une foule considérable de monde; je ne perdis pas courage, & j'arrêtai mon filou, qui, sans se déconcerter, me dit avec un ton impérieux:—Que voulez-vous? Qu'est-ce que c'est que ça?—Ce que je veux! ma montre que vous venez de m'arracher.—Savez-vous à qui vous parlez, Monsieur? Vous êtes un mal avisé, un insolent!—Je fus déconcerté de cette impudence; les Suisses, qui étoient accourus au bruit, nous conduisirent au corps de garde. Je m'obstinai à soutenir que cet homme m'avoit volé

ma montre. On le fouilla ; mais jugez quelle fut ma surprise , lorsqu'il ne se trouva rien dans ses poches ! Je fus obligé de faire des excuses à ce fripon pour ne pas m'attirer une méchante affaire ; quoique je fusse certain que c'étoit bien celui qui m'avoit volé ma montre. Je conjecturois qu'il l'avoit jetée lorsqu'il s'étoit vu trop vivement poursuivi , lorsque l'on amena au corps de garde un autre filou qui , en entrant , demeura interdit en voyant celui que j'avois fait arrêter ; on le fouilla , & on lui trouva cinq à six montres différentes , parmi lesquelles je reconnus la mienne. La garde de Paris nous conduisit chez le Commissaire , rue S. Honoré , mon filou avoua que c'étoit lui qui , m'ayant vu acheter la montre , m'avoit guetté pour me la dérober en sortant ; que

fitôt qu'il avoit été poursuivi, il l'avoit donnée en courant à son camarade qu'il avoit trouvé à sa rencontre, & que c'étoit ainsi qu'il faisoit toujours pour détruire les preuves que l'on pourroit donner contre lui. On fit conduire mes fripons au grand Châtelet; & au lieu de me rendre ma montre, on la fit porter avec les autres au Greffe.

Je parcourus toutes les boutiques des horlogers chez lesquels je trouvai tout ce qu'il y a de plus curieux en ce genre. Entr'autres on voit chez celui qui est établi sous les galeries du même côté que le café de Foi, une pendule dont le travail est immense & précieux, quoique cette pendule soit d'une forme ancienne. Elle est à-peu-près comme celle des appartemens de Versailles. Lorsque

l'heure sonne , il passe une petite figure de cuivre doré qui frappe un timbre que tient une autre figure immobile ; à deux heures il passe deux figures , ainsi de suite. Indépendamment il y a un carillon organisé , qui exécute différens airs nouveaux.



CHAPITRE XXVII.*Le Bourrelier.*

LA folie des courses à la mode Angloise a conduit au Palais-Royal , sous la galerie du côté de la rue des Bons-Enfans , un bourrelier , dont le magasin comprend plusieurs arcades. Tout ce qui est nécessaire à l'équipement des chevaux se trouve chez ce marchand. C'est-là que les jeunes seigneurs , les petits-mâîtres & les étourdis vont le matin acheter ce dont ils ont besoin pour eux , pour leurs chevaux & pour leur Jockeis. Le fripier fournit au maître l'habit de manège ; le bourrelier , l'habit du cheval ; & un autre fripier , établi

un peu plus loin que le premier, l'accoutrement du Jockey. Pour avoir accès chez ce qu'on appelle jolies femmes, il faut s'y présenter le matin en bottes, avec des éperons d'argent & un fouet de baleine à la main. Les jeunes gens qui n'ont pas le moyen d'avoir des chevaux, veulent cependant avoir l'air des Seigneurs; ils se promènent en bottes le matin, vêtus d'une redingotte à l'angloise, avec la culotte de peau de daim, excessivement tendue sur les cuisses. Ils s'imaginent qu'on croira à leur opulence, parce qu'ils auront des éperons argentés; quelle sottise! Les élégantes ont épousé la manie des courfes: vêtues en Amazones, chaussées en brodequins, coëffées en homme avec un chapeau à la Henri IV, on les rencontre par-tout avec deux

ou trois extravagans , suivis de leurs Jockeis. Ces jeunes fous se ruinent aisément à ce jeu-là. Ils empruntent pour se soutenir ; les créanciers les poursuivent , & ils finissent souvent par aller en prison. Il est du bon ton de se ruiner en chevaux , en voitures ; de se vanter de ses dettes , & de ne pas les payer. L'homme raisonnable gémit de tous ces ridicules , mais ne peut les détruire : L'insensé qui se divertit aux dépens de ses créanciers , s'étourdit sur les dangers qu'il court ; la folie triomphe ; & étend son empire malgré les obstacles que la raison lui oppose.

On a imaginé de couper les oreilles , aux chevaux. Je ne vois rien de plus ridicule ; cet animal n'est plus si fier qu'il l'étoit auparavant ; il a l'air mesquin , dégradé ; ce n'est plus ce

coursier qui , l'œil ardent , la tête haute , dresse les oreilles au son de la trompette , & frappe du pied avec impatience. Il semble , pour ainsi dire , qu'il soit honteux d'être mutilé. — La mode a prévalu , & les chevaux ont les oreilles coupées , malgré le bon sens & la raison.

Jamais un François , quelque bon écuyer qu'il soit , n'aura la tournure angloise à cheval ; & , de ce côté-là , nos écuyers François l'emportent de beaucoup sur les Anglois. Notre manière est plus noble , plus avantageuse pour le corps , & nos amateurs de la mode angloise ont beau raccourcir les courroies des étriers , s'élancer à chaque pas , ils auront plutôt l'air d'un fauteur de chez Nicolet , que d'un cavalier agréable. La folie est

poussée à un tel point, que les garçons bouchers, qui mènent boire les bœufs à la rivière, galoppent pour les rassembler, en s'enlevant de temps en temps pour imiter les Anglois : rien n'est plus plaisant.

Que diroient nos anciens chevaliers François, dont la galanterie étoit si épurée ? Que diroient-ils en voyant la façon leste & indécente avec laquelle on rend visite aux belles ? Ils nous regarderoient comme des impolis, des *discourtois*, & peut-être auroient-ils raison. Si Démocrite existoit encore, il auroit bien sujet de rire. Faisons comme lui, rions ; c'est le seul parti qui nous reste à prendre dans ce siècle de folies.

Ce n'est que depuis l'idée de faire des courses, que l'on a eu des Jockeis. Ce sont des petits polissons habillés

à l'angloise , gilet rouge , culotte
jaune , cheveux courts & rabattus
sur le front. Ce sont eux qui courent
& qui gagnent les paris que leurs
maîtres font entr'eux ; c'est à leur
agilité , à leur témérité , plutôt qu'à
leur expérience que l'on doit un suc-
cès. Dans la ville , ils font les petits
Mercures , & sont employés à toutes
les commissions d'amourettes. Le
moindre danseur de l'opéra a un
Jockey , & il est peu de femmes
entretenuës qui n'en ait un ; c'est le
bon ton actuel. Presque tous les
Agens & Courtiers de change ont
des Jockeis qui gardent le cabriolet
de leurs maîtres pendant qu'ils sont
à la bourse , rue Vivienne. Ce sont
ces petits drôles qui , perchés der-
rière le phaéton , avertissent d'une
voix foible , mais qu'ils ne peuvent

rendre plus forte, le piéton malheureux, qui, les entendant à peine, est couvert de boue en se sauvant du cabriolet; bien heureux encore de n'être pas renversé & foulé aux pieds des chevaux.

Les harnois, les étriers, les bossettes, les éperons, les selles changent avec la mode. Le marchand a soin de se conserver la protection des maquignons, des cochers & des valets de chambre, pour fournir tout l'équipage des maîtres. S'il avoit le malheur d'offenser un de ces gens-là, à coup sûr la pratique du seigneur seroit perdue pour lui. Le marchand vend en conséquence des arrangements qu'il a pris avec cette valetaille; de manière que c'est l'acheteur qui paie tout cela : les maîtres s'en doutent; mais il seroit ridicule à un

grand seigneur de paroître s'appercvoir qu'il est volé. D'ailleurs il a besoin de crédit ; le marchand en fait , & il est encore du bon ton de dire en société : « Je dois l'impossible à mon sellier, à mon carossier , &c. » Le Seigneur se ruine , & le marchand se ruine aussi , parce que ce dernier n'osera pas refuser crédit à un homme de qualité , & encore moins lui demander de l'argent , parce qu'il perdrait la pratique , & ne seroit peut-être jamais payé ; au lieu qu'en fournissant toujours , il accrochera de temps en temps quelques à-comptes qui le soutiendront , parce qu'en raison du crédit , il aura vendu moitié plus cher qu'argent comptant.

Les petits - maîtres & les élégans ne demandent jamais à crédit ;

ils n'ont pas de maison montée ;
& quoique l'argent à la main , ils
payent tout au même prix que le
seigneur.



CHAPITRE XXVIII.

Les Marchandes de Modes.

UN mari prudent doit faire attention au mémoire de ces fournisseuses. S'il n'y prend pas garde, il court risque de se ruiner en très-peu de temps. Les ajustemens d'une femme sont si variés & si dispendieux, que le seul article de la marchande de modes suffiroit pour entretenir honnêtement une famille entière.

C'est-là que la gaze, les rubans & la blonde prennent des formes agréables & élégantes sous les doigts d'ouvrières habiles. C'est là que le Dieu de la volupté a établi son em-

pire, & que la mode se fait voir sous mille aspects rians. Il est très-rare qu'une mode nouvelle dure un mois ; une autre lui succède, & c'est ce qui fait le bénéfice des marchandes. Une pièce nouvelle, un événement malheureux, un mariage de gens de distinction, une victoire, une chanson, fournissent matière pour changer la mode. Une femme honnête ne se met à la mode qu'après que les filles & les actrices la lui ont montrée à la promenade ou sur la scène. La femme de qualité n'oseroit afficher un changement dans sa coëffure ou sur ses vêtemens, de peur de paroître ridicule, & elle ne rougit pas de suivre l'usage établi par ces femmes qui ne rougissent de rien, & qui saisissent avec avidité une nouveauté qui peut les rendre

plus remarquables. Les marchandes de modes ont des filles pour pratiques, à qui elles font passer la chose nouvelle pour la mettre en vogue. Les personnes riches font venir les marchandes de modes chez elles, mais elles ne vont jamais acheter à la boutique, afin de n'être pas remarquées. Les jeunes gens qui y vont sont ordinairement les amoureux des ouvrières qui, en général, n'ont pas une excellente réputation. Il y a même de certaines boutiques où le marché que l'on y conclut n'a pas les modes pour objet.

Les vieux célibataires, qui entretiennent de jeunes filles, ont grand soin à chaque nouvelle mode d'avertir la marchande pour que la petite personne soit mise & parée comme les autres. L'expérience a prouvé à

tes Messieurs, que la vanité & la coquetterie étoient les moyens les plus séduisans à employer auprès du sexe. Aussi n'épargnent-ils rien. Ils savent qu'ils ne peuvent être aimés, ils s'en consolent en mettant la jeune fille dans la nécessité d'avoir besoin d'eux.

Les modes ont perdu plus de jeunes filles que tous les vices réunis. Que doit penser la petite bourgeoise que ses parens élèvent avec décence, qui n'est parée que les jours de cérémonie, & dont la parure même est modeste? Que dit son petit cœur à l'âge de plaire? Comparera-t-elle son bonnet de gaze orné d'un ruban blanc; avec un chapeau de dix-huit pouces de haut, chargé de plumes & de rubans enlacés de fleurs artificielles? Osera-t-elle regarder son

joli fourreau uni, lorsqu'elle verra une robe à la turque, fond verd, coupée d'un jupon de soie rose ? Prendra-t-elle garde à ses agraffes d'argent qui marquent modestement sa taille, lorsqu'une large boucle à pierres de crystal, qui attache une ceinture de velours noir, viendra éblouir ses yeux ? Elle murmure intérieurement, regarde ses parens comme des avarés qui la privent de tout ce qui peut la faire paroître dans le monde. L'instant fatal arrive, le séducteur paroît, il est écouté ; on aura des chapeaux, des bonnets.... La vertu chancelle, & la victime se laisse entraîner dans le piège que la vanité & la mode lui ont tendu. Venez, aimable jeunesse, venez ; je vais vous faire voir les filles que la mode a perdues ;

les remords les poursuivent ; en vain cherchent-elles à les étouffer , elles n'en viendront jamais à bout. Elles vous diront : méfiez-vous de ces dehors trompeurs & séduisans : vous êtes belle avec votre modestie ; votre vertu fait votre parure. Gardez-la ; on vous estimera , on vous chérira , & vous n'aurez pas , comme nous , des regrets éternels.

On peut réunir à l'état des marchands de modes celui des fleuristes ; ils sont pour ainsi dire inséparables. L'art d'imiter les fleurs est poussé au plus haut degré ; la nature est surprise jusques dans ses plus petits détails. On trouve en ce genre , au Palais-Royal , tout ce qui peut flatter l'œil , & parer la beauté. De ce côté-là , nous avons surpassé l'Italie , qui , autrefois , nous fournissoit ces bouquets artificiels.

Le commerce des marchandes de modes est fort étendu, & ne s'éteindra pas de sitôt. Il fait vivre un nombre infini de gaziers, de rubaniers, qui, sans les modes renouvelées à chaque instant, auroient beaucoup de peine à se soutenir.

Les boutiques de marchandes de modes du Palais - Royal ne sont pas bien brillantes; elles servent d'entrepôt à de grands magasins des rues de Richelieu & Saint-Honoré. Plusieurs même ne sont établies dans ces nouveaux bâtimens, que pour faire banqueroute au besoin, & enrichir les magasins qui les ont mises en crédit.



CHAPITRE XXIX.

Les Libraires.

DANS le passage du Perron & sous les galeries de pierre , de droite & de gauche , ainsi que sous les promenoirs en bois à l'extrémité des bâtimens , on trouve plusieurs Libraires dont les boutiques bien assorties présentent une riche tapisserie des ouvrages de nos meilleurs écrivains , & de tous les bons livres qui ne se vendent que rarement. Les brochures de circonstance , les romans nouveaux , les pamphlets venimeux de quelques Auteurs affamés , sont les principaux objets qui font le véritable bénéfice des Libraires du Palais-Royal,

Le grand art du Libraire , dont la boutique est fournie d'ouvrages scandaleux & proscrits , est de lire dans les yeux du libertin le desir qu'il a d'acheter une de ces brochures. L'homme s'approche de la boutique avec timidité , n'osant clairement expliquer ce qu'il desire ; il parcourt des yeux toutes les brochures qui se trouvent en étalage , rencontre ceux du Libraire ; ils se fixent , & bientôt ils s'entendent.

Le nom sous lequel les libertins demandent ces objets , fournit l'occasion de placer ici une petite anecdote assez plaisante. Un de ces personnages que l'on appelle *homme comme il faut* , se présente dans la boutique d'un Libraire nouvellement marié , & dont l'épouse , élevée avec décence , & peu instruite dans le commerce

de la librairie , se trouvoit seule alors. — Madame , lui dit le Monsieur , avez-vous quelque chose de verd. — Oui , Monsieur , donnez-vous la peine d'entrer. — Mais je veux du joli , du bien conditionné. — Ce que je vais vous faire voir , Monsieur , est doré sur tranches. Aussi-tôt elle prend sur l'une de ses tablettes , un exemplaire des étrennes d'un père à ses enfans , & un de l'histoire ancienne , tous deux reliés en maroquin verd & dorés sur tranches. — Mais , Madame , vous vous trompez , ce n'est pas cela qu'il me faut. — Mais , Monsieur. . . . — Ce sont de ces petites choses.... là.... vous m'entendez bien. — Non , Monsieur , voilà ce que nous avons de mieux en verd. Notre homme , déconcerté de l'ingénuité de cette

jeune femme, se retira en murmurant, & alla chez un autre Libraire du jardin, qui le comprit de reste, & le satisfit au-delà même de ses desirs, en lui demandant sa protection.

Rien de mieux imaginé pour donner un prix excessif à un ouvrage, auquel peut-être on ne feroit pas attention, que de le défendre. C'est à qui en fera l'acquisition sitôt qu'il n'est plus permis. Les Libraires ont des colporteurs qui se fourrent partout, au risque même de leur liberté; ils ont des Auteurs affidés qui traitent tous les sujets indistinctement; les font imprimer furtivement, & vont ensuite les répandre dans toutes les boutiques des Libraires. Les plus plates méchancetés, les diatribes les plus sanglantes, les écrits

écrits les plus scandaleux circulent par-tout. Ces mauvaises brochures obtiennent la préférence sur des ouvrages intéressans & bien traités.

Malheur à l'homme de lettres qui a besoin du secours de son Libraire! Quelque bien fait que soit son ouvrage, quelqu'envie qu'ait ce dernier d'en faire l'acquisition, il paroîtra le dédaigner, y mettra le plus bas prix, & forcera le pauvre Auteur à le lui abandonner pour le prix qu'il en offre; & cependant l'ouvrage paroît & fait la fortune du Libraire. L'Auteur fait-il imprimer à son compte, & va-t-il chez les Libraires porter les exemplaires de son ouvrage, ou est-il en société avec eux? Un mois après paroît une contrefaction. Nous sommes volés, dit le Libraire à l'Auteur; on a fait imprimer en

Hollande d'après un de nos exemplaires, nous ne vendons rien; les nôtres restent, parce qu'on donne les autres à meilleur marché. Rien n'est plus simple, c'est le Libraire qui a fait faire cette contrefaction!



CHAPITRE XXX.

Joujoux d'enfans.

ON trouve sous les galeries de pierre, de droite & de gauche, plusieurs boutiques assorties en jouets d'enfans. Depuis le timide sifflet jusqu'à l'illustre mirliton, tout ce qui peut plaire & amuser l'enfance s'y trouve réuni. On prétend que dans certaines boutiques on trouve aussi de très-jolies poupées à ressort, & beaucoup de pantins avec des jeux de bilboquet, pour amuser les oisifs. Le tout à prix fixe.



CHAPITRE XXXI.

Prix Fixe.

NOUVELLE façon d'empêcher de marchander ; il faut avoir une confiance aveugle dans la probité du marchand ; le prix indiqué sur l'étiquette est une loi pour l'acheteur : que le prix soit trop fort en raison de la valeur de l'objet dont on veut faire emplette , peu importe , il est invariable ; c'est à vous à vous déterminer.

Les arcades Nos. 143 & 144 sont occupées par le premier magasin établi au Palais-Royal, sous la dénomination de Magasin de confiance à prix fixe.

Depuis ce premier établissement, plusieurs autres marchands ont ouvert des magasins sous ce titre ; un des plus considérables est celui qui est tenu par le sieur Verrier & compagnie ; il occupe le premier étage des arcades N^o. 4, jusques & compris le N^o. 12, au-dessus du Cabinet des figures du sieur Curtius. On y trouve, ainsi qu'aux autres, des tableaux, marbres, bronzes, diamans, bijoux de toutes espèces, dorures de tout genre, & porcelaines de toute qualité.

Rien, sans doute, ne paroît mieux vu que cette manière de vendre. Voici quel est l'établissement :

On inscrit sur des registres chaque objet apporté pour y être mis en vente, avec le nom du vendeur, & le prix auquel il a porté ce qu'il

veut vendre. On vous donne un reçu de l'effet confié, & vous payez 12 sous en déposant. Le droit de la commission est en proportion de la valeur de l'effet, ou de la somme à laquelle on l'a fixé. On paye 4 pour cent jusqu'à trois cents livres ; 2 pour cent jusqu'à six cents liv. & 1 pour cent de six cents à douze cents liv. & enfin de demi pour cent au-dessus de cette somme (1).

A la place de la salle des ventes publiques, il y a actuellement un magasin considérable de marchandises de toute espèce, également à prix fixe ; ainsi qu'un magasin de bonneterie , établi sous les arcades op-

(1) Voyez le Guide des Etrangers , tom. I. pag. 274.

posées, près l'hôtel du Parc Saint-James.

Il arriva dernièrement à un homme connu, & qui, par curiosité, monta à un de ces magasins, une aventure assez singulière. Entr'autres marchandises exposées en vente, il s'attacha à une redingotte à l'angloise dont la couleur lui faisoit plaisir, mais il ne pouvoit en faire l'acquisition; cette redingotte n'étant pas à sa taille. On lui proposa de lui en faire une de couleur pareille, & de la lui porter le lendemain; il y consentit. On lui fit donner douze francs d'arrhes, & le lendemain on lui porta chez lui une redingotte qui ne pouvoit pas l'habiller, tant elle étoit étroite; on la remporta pour l'arranger, on revint, & elle étoit encore plus mal coupée. Le

particulier se plaignit , perdit ses douze francs d'arrhes , & n'eut pas de redingotte , parce qu'il ne voulut jamais accepter celle-là qu'il ne pouvoit pas mettre.

La nouveauté qui séduit toujours le bon Parisien , l'a fait courir au Palais-Royal , sitôt qu'il a entendu dire qu'il y avoit un magasin de confiance à prix fixe. Il revient peu-à-peu de son erreur.

Comment faire ? quel parti prendra-t-on à présent ? C'est une question difficile à résoudre. Vous allez chez un marchand quelconque dans Paris ; vous êtes persuadé , dès en entrant chez lui , qu'il va surfaire sa marchandise ; dès ce moment plus de confiance. Vous allez dans un magasin de confiance. L'incroyable étiquette qui vous marque le prix fixe ,

vous impose silence, & vous êtes
trompé sans pouvoir vous plaindre.
C'est à vous de prendre ou de
laisser. Oh ! sans doute, mais on
n'entre pas là pour rien. Il faut
acheter, & ne pas avouer qu'on a
été dupe.



CHAPITRE XXXII.*Banqueroutiers.*

FRIPONS plus dangereux que les voleurs de grand chemin. Oui, je pardonne plutôt à l'homme que la misère conduit au coin d'un bois pour attenter à mes biens, à ma vie même, qu'à celui qui, dans son cabinet, & de sang-froid, calcule aux dépens de ma liberté, de ma fortune & de mon honneur, les moyens de me les ravir tous, & de se les approprier.

Quel enchaînement effroyable de maux ces coquins n'occasionnent-ils pas ? Tranquilles à l'abri des loix qu'ils tournent à leur avantage,

ils jouissent de la fortune des honnêtes malheureux qu'ils dépouillent en abusant de leur confiance ! On a vu un Roger , un Billard , & tant d'autres sur lesquels le glaive de la justice s'est appesanti ; on les a vus , dis-je , sortir de Paris chargés de la haine & de l'infamie publiques , aller jouir paisiblement dans d'autres pays de la fortune immense ravie à leurs concitoyens ! ... Que de gens en place ont fait banqueroute ! Que de victimes immolées à leur voracité ! Combien de familles honnêtes réduites à la mendicité , pour avoir confié leur fortune à ces dissipateurs !

Les plus beaux magasins de Paris appartiennent à des banqueroutiers... Ils ont fait trois fois banqueroute , se dit-on , & les voilà rétablis ! ..

Prenez-garde à vous, hommes foibles & confians, ils feront la quatrième.

Le banqueroutier entend tout cela; mais, insensible à tout, il étale en public son audace impudente, & la malheureuse victime n'ose se plaindre.

Quelle réflexion pour l'homme sensible ! de quel œil verra-t-il le vice triomphant, & la probité opprimée ?

On lui répondra, la loi n'a été établie que pour protéger l'homme honnête qui, par des malheurs successifs & inattendus, est obligé de manquer à ses engagements.

Pourquoi donc cette même loi protège-t-elle en apparence les banqueroutiers ? Pourquoi ne pas examiner & ne pas suivre pas à pas la conduite de celui qui fait faillite ? Pourquoi ne pas punir ?... On le

punit ; mais comment ! par l'infâmie...
Eh ! qu'importe l'infâmie à ces ames
viles ? Ils se sont fait un rempart des
loix , qui les auroient écrasés , s'ils
n'eussent eu la précaution de se les
rendre favorables , en supposant des
pertes qui n'existent pas. Des té-
moins , pour de l'argent , affirment
des créances qui sont fausses , ces
témoins se font payer fort cher....
Et l'on trouve des témoins pour de
l'argent ! quelle friponnerie ! quelle
horreur !

Venez , venez avec moi , cœurs
insensibles ; sortez de vos comptoirs
& de vos magasins brillans ; venez
voir le malheureux honnête homme
que vous avez dépouillé ; venez le
voir mourant de faim , essuyant d'une
main affoiblie les larmes d'une
épouse , d'une mère qui presse ses

enfans contre son sein. Venez. — Non, les cruels sont immobiles, ils sont sourds, rien ne les émeut.

C'est à vous que j'en appelle, vous à qui les sentimens d'humanité sont encore chers; gémissiez avec moi sur ces abus. Ils sont terribles!

Hommes vains, hommes débauchés, femmes galantes, vous ne savez pas que chaque bijou que vous portez a peut-être coûté des larmes à ce que vous avez de plus cher.

Où donc est le remède? Enveloppera-t-on l'innocent avec le coupable? Le glaive de la justice frappera-t-il indistinctement les banqueroutiers? Que ne puis-je arracher le bandeau qui masque la vérité!

Mais comme vous vous déchaînez, dis-je à mon ami. — Vous avez

raison, je me mêle de ce qui ne me regarde pas, me répondit-il.

CHAPITRE XXXIII.

Hôtels garnis.

Les étrangers trouvent au Palais-Royal des appartemens meublés, & proprement décorés : les principaux hôtels sont, l'hôtel d'Orléans, l'hôtel de Beaujolois, l'hôtel de la Reine, l'hôtel du Parc S. James, &c. C'est sur-tout à ce dernier que descendent les Anglois. Il faut être riche pour occuper un appartement au premier étage, le prix le plus commun est de vingt-cinq louis par mois. Si, d'un côté, il est agréable pour l'étranger de se loger au Palais-Royal pour jouir,

au centre de la Capitale , des plaisirs de la ville & de la campagne ; de l'autre , il est bien malheureux d'être contraint à une dépense excessive que ce séjour lui occasionne.

Il y a dans tous ces hôtels garnis des domestiques qui se louent aux étrangers qui arrivent sans suite , la plupart de ces laquais parlent tant bien que mal le François & l'Allemand ; ce qui est d'une très-grande utilité pour celui qui , en arrivant à Paris , ne pourroit se faire comprendre en parlant une langue étrangère.

A ce sujet , je fis une réflexion assez juste : je me demandai , pourquoi dans les collèges on se contentoit d'enseigner à la jeunesse la langue latine & la langue grecque , dont on ne se sert presque point , &

qui ne sont utiles que pour interpréter les Auteurs ? Pourquoi l'on ne mêloit point à cette instruction celle des langues Allemandes, Angloises & Italiennes, qui sont actuellement en vigueur ?

N'est-il pas du dernier ridicule de voir un jeune François ne pouvoir se faire comprendre, sitôt qu'il se trouve dans un pays étranger pour lui ; lorsque les Allemands, les Anglois, les Italiens & tant d'autres savent chez eux deux ou trois langues différentes, ce qui les met à portée de se procurer tout ce dont ils ont besoin chez le peuple où ils voyagent ? En France au contraire, on a appris le latin, le grec ; on les parle mal, & l'on ne peut s'exprimer qu'en françois : & comment le parle-t-on encore ?

Les servantes des hôtels garnis sont des demoiselles très-égriardes , & qui ne sont pas fort scrupuleuses. Elles flairent , pour ainsi dire , la bourse des étrangers , & il est très-rare qu'elles n'en accrochent quelque chose.

Il s'introduit , comme ailleurs , des Chevaliers d'industrie dans ces hôtels garnis , sous des noms supposés , M. le Comte , M. le Baron , &c. ces escrocs attrapent les bijoutiers , les tailleurs , qui ne manquent pas de courir aux ordres de ces prétendus Seigneurs qui les éblouissent par l'étalage qu'ils affectent. Voici ce qui se passa dernièrement dans un de ces hôtels garnis ; un tailleur porta à un de ces filoux , soi-disant Marquis , un habit élégant qu'il lui avoit commandé. Ce Marquis logeoit au premier étage , la porte à droite au haut

de l'escalier. M. le Marquis essaye l'habit, le trouve charmant, & s'en va tout joyeux frapper à la porte en face de la sienne, en s'écriant : « Mon voisin, mon voisin, parbleu ! je veux vous faire voir mon habit. » Il entre chez le prétendu voisin.—Venez, venez donc, dit-il au tailleur.—Le tailleur le suit.—Fermez votre porte derrière vous, attendez un moment.—Oui, Monsieur. Le fripon fait le tour de l'appartement, revient par le sien, ferme sa porte & se sauve avec l'habit, en laissant le malheureux tailleur enfermé dans l'autre chambre. M. le Marquis n'a pas reparu depuis.



CHAPITRE XXXIV.*Artistes-Graveurs.*

LE dernier des roturiers veut avoir son cachet : le graveur qui s'en moque lui compose des armes parlantes. Je suis persuadé qu'un perruquier, ou un tonnelier trouveroit très-agréable d'avoir sur un cachet ou trois perruques, ou trois maillets.

Tous les graveurs sur métaux, qui sont établis au Palais-Royal, sont très-adroits & bons artistes ; leurs ouvrages sont précieux & faits avec soin. La quantité de monde, qui fréquente le Palais-Royal, fait vivre honnêtement ces artistes, qui joignent à beaucoup de politesse une complaisance infinie.

L'amant veut avoir le chiffre de celle qu'il adore : le petit maître veut porter à son doigt celui de sa Laïs : l'homme de qualité veut avoir ses armes sur son argenterie.

Ne blâmons pas une manie qui met en évidence un de nos arts agréables, & qui approche de la perfection.

Né bon gentilhomme, je voulus avoir mes armes, je les commandai à un graveur qui me parut intelligent; il réussit parfaitement, & je me trouvai possesseur d'un magnifique cachet dont le travail étoit très-délicat.

Sous la galerie du côté du spectacle des Ombres Chinoises, on trouve une boutique occupée par le sieur Thiancourt, graveur en crystaux. Cet artiste ingénieux, à l'aide d'une machine bien inventée, grave sur

tout les gobelets , caraffes , flacons , & autres crystaux , les armes , les chiffres , les noms , les fleurs ; enfin tous les objets que vous desirez. Ce genre de gravure a fait plaisir à tout le monde & il est peu de personnes qui ne se soient procurés quelques-uns des ouvrages de cet artiste.

Il est agréable d'avoir sur son gobelet de crystal le nom de sa maîtresse : on se ressouvient , en buvant , des plaisirs que l'on doit à l'amour , & Bacchus en a plus de prix.

Du même côté , il s'est établi dernièrement un peintre en miniature , qui fait les portraits à la Silhouette. Ces portraits sont très-ressemblans , quoique noirs , & la manière dont il rend l'effet des yeux & des cheveux est ingénieuse : il fait aussi des Silhouettes coloriées ; pour la médio-

cre somme de 12 livres , on peut se procurer chez ce peintre un portrait agréable & ressemblant. Pour 24 sous on se fait dessiner , en deux coups la coupe du visage est saisie : cela va d'une vitesse incroyable. Chacun attend son tour , à - peu - près comme dans la boutique d'un per-ruquier.

Croiroit-on que cela séduit le bon Parisien ? & notez qu'il est rare que ces têtes , *dessinées à la hâte* , soient ressemblantes ; mais il suffit que ce soit à bon marché.

Fin de la première Partie.

du Palais Royal

est somme de 12 livres, et pour
le procureur des seigneurs un pour-
tant assigné de 12 livres, pour
et lors on le fait de son en-
contre le coupe du village en l'air
celui va d'une visière l'autre Cou-
leur attend les autres, - par les
commis dans la boutique d'un per-
mises.

la Cour on que cela l'est de son
Puis on se note qu'il est de ces
est de 12 livres, et pour
le procureur des seigneurs un pour-
tant assigné de 12 livres, pour

76 MA 9

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans cette première Partie.

C H A P I T R E I. INTRODUCTION.

L'Ancien Jardin. Page I

C H A P. II. Où suis-je ? 15

C H A P. III. Coup-d'œil rapide. 21

C H A P. IV. Palais projeté. 24

C H A P. V. Les Cafés. 29

C H A P. VI. Le Caveau. 30

C H A P. VII. Café de Chartres. 39

C H A P. VIII. Café de la Grotte Flaman-
de. 46

C H A P. IX. Café de Foi. 49

C H A P. X. Café Italien. 53

I. Partie. K

CHAP. XI. <i>Café de Valois.</i>	54
CHAP. XII. <i>Café mécanique.</i>	55
CHAP. XIII. <i>Les Restaurateurs.</i>	62
CHAP. XIV. <i>Spéctacles. Les Ombres Chinoises.</i>	76
CHAP. XV. <i>Petits Comédiens.</i>	79
CHAP. XVI. <i>Les Variétés.</i>	86
CHAP. XVII. <i>Musée des Enfans.</i>	90
CHAP. XVIII. <i>Curiosités.</i>	96
CHAP. XIX. <i>Le coup de Canon.</i>	117
CHAP. XX. <i>Les Faiseurs d'aff.</i>	122
CHAP. XXI. <i>Promenade de midi.</i>	131
CHAP. XXII. <i>Les drôles de gens!</i>	136
CHAP. XXIII. <i>Les Marchands.</i>	143
CHAP. XXIV. <i>Les Fripiers.</i>	152
CHAP. XXV. <i>Les Bijoutiers.</i>	162
CHAP. XXVI. <i>Les Horlogers.</i>	167
CHAP. XXVII. <i>Le Bourrelrier.</i>	173

DES CHAPITRES. 219

CHAP. XXVIII. *Les Marchandes de*

Modes. 182

CHAP. XXIX. *Les Libraires.* 189

CHAP. XXX. *Joujoux d'enfans.* 195

CHAP. XXXI. *Prix fixe.* 196

CHAP. XXXII. *Banqueroutiers.* 202

CHAP. XXXIII. *Hôtels garnis.* 207

CHAP. XXXIV. *Art.-Graveurs.* 212

Fin de la Table.

LIVRES NOUVEAUX

DANS TOUS LES GENRES,

Qui sont actuellement en vente chez le même

Libraire.

9 MA 67

DE LAMONARCHIE PRUSSIENNE,
sous le regne de Frédéric-le-Grand ,
par M. le Comte DE MIRABEAU , 4 vol.
in-4°. avec un atlas, 80 livres, brochés en
carton.

Le même in-8. 8 vol. avec atlas, 51
liv. broché.

Il y a quelques exemplaires sur papier
superfin, 144 liv. broché.

RELATION DES ISLES PELEW ;
situées dans la partie occidentale de
l'Océan pacifique ; composée sur les Jour-
naux & les communications du Capi-
taine HENRI WILSON , & de quelques-
uns de ses Officiers, qui , en Août 1783 ,
y ont fait naufrage sur l'*Antelope* ,
paquebot de la compagnie des Indes
orientales , avec une Carte & seize
Planches, offrant des Vues du Pays, des
Ornemens , des Portraits gravés par
d'habiles Artistes, imprimés par M. Didot
le jeune , sur beau caractère & papier
fin. 2 vol. in-8. , 10 liv. 4 sols, brochés.

Le même , 1 vol. in-4°. très - beau
papier , 18 liv. broché en carton.

VIE DE FRÉDÉRIC II , ROI DE
PRUSSE , seconde Edition , avec le
Portrait de Frédéric supérieurement gravé,
4 vol. in-12 , 9 liv. brochés.

Le même , 4 vol. gr. in-8. 13 l. br.

TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE
FRÉDÉRIC II , Roi de Prusse, in-8.
1 liv. 10 sols.

MELISE & MARCIA , ou les deux Sœurs
Roman traduit de l'Anglois , 2 vol. in-12
3 liv. 12 sols , brochés.

ARTAMON & SUSANNE , Histoire tra-
duite de l'Anglois , 2 Parties in-12. 3 liv.
broché.

LE PARISIEN A LONDRES , par M.
Decremps , avec 7 gravures , représen-
tant les principaux édifices & le plan de
Londres , 2 vol. in-12 , 3 liv. 12 s.

FRAGMENS DE LETTRES ORIGI-
NALES DE MADAME CHARLOTTE-
ELISABETH DE BAVIÈRE , Veuve de
Monsieur , frère unique de Louis XIV ,
écrites de 1715 à 1720 , 2 vol. in-12. 3 l.
12 sols , brochés.

LOLOTTE ET FANFAN, ou les Aventures de deux Enfans abandonnés dans une île déserte, 4 vol. in-12, avec deux gravures bien exécutées, 4 liv. 16 sols, brochés.

ELOGE PHILOSOPHIQUE DE L'IMPERTINENCE, Ouvrage posthume de M. DE LA BRASTÉOLE, vol. in-8. 3 liv. broché.

VIE DE M. DE BUFFON, 1 vol. in-12, 30 sols, brochés.

GEORGINA, par l'Auteur de CECILIA, traduit de l'Anglais, 4 parties in-12, 4 liv. 16 s. brochés.

VIE DU BARON DE TRENCK, traduite de l'Allemand, par M. LE TOURNEUR, 3 vol. in-12, avec 3 gravures, 6 liv. broché.

La même, 3 vol. in-18, avec 3 grav. 3 liv. 12 s. brochés.

MÉMOIRES DE FRANÇOIS DE TRENCK, Général des Pandoures, cousin du Baron de Trenck, traduits de l'Italien, 2 vol. in-18, avec son portrait, 2 liv. 8 sols, brochés.

REFLEXIONS SUR LES IMMUNITÉS

ECCLÉSIASTIQUES , in-8. par M.
C.... & M. l'Abbé de M.... 2 liv. 8 f.
broché.

LES CONTES DE MON BISAYEUL ,
ou Annales tirées de la Cour secrète de
Thémis , 2 vol. in-12 , 3 liv. 12 sols. br.

L'AMITIÉ TROMPÉE , ou Lettres du
Comte de Saint - Julien , traduit de
l'Anglois , sur la seconde édition, 2 Part.
in-12 , 12 liv. broché.

MÉMOIRES DE LA BARONNE D'AL-
VIGNY , ou le Danger de la passion
du jeu , in-12 , 1 liv. 10 f. broché.

LA FEMME INFIDELLE , 4 vol. in-12 ,
4 liv. 16 sols brochés.

LE MAL-ADROIT , ou Lettres du Comte
de Gauchemont , 2 vol. in-12 , 2 liv. 8 f.
brochés.

LES GRANDS SEIGNEURS ET LES
RICHES PROPRIÉTAIRES ÉCLAI-
RÉS SUR LEURS INTÉRÊTS , ou
Réflexions sur les Intendans de mai-
son , sur leurs devoirs , & sur les qua-
lités & les talens qu'ils doivent réunir
pour les remplir exactement , par M. DE
BEAUJOUR , in-8. 18 sols.

LES NUITS DE PARIS, ou le Specta-
teur Nôcturne, 11 vol. in-12, avec fig.
22 liv. brochés.

L'ÉTAT LIBÉRÉ, 1 vol. in-8. 36 sols,
avec une belle gravure.

LEÇONS D'UN PÈRE A SES EN-
FANS, 2 vol. in-12, 2 liv. 8 sols.

HYMNES DU NOUVEAU BRÉVIAIRE
DE PARIS, trad. en vers franç. in-12,
3 liv. relié.

ANECDOTES DE PIERRE LE
GRAND, 1 vol. in-8. 4 liv. 4 sols.

ŒUVRES DE MOLIERE, 8 vol. 161.
reliés.

MUSARION, ou LA PHILOSOPHIE
DES GRACES, in-8, 1 liv. 10 s.

Ouvrages sous presse.

INGENUE SAXENCOUR, ou la Femme
séparée.

SOUVENIRS D'UN HOMME DU
MONDE. 2 vol. in-12.

CLÉOPATRE, Roman historique. 3 vol.
in-12.